

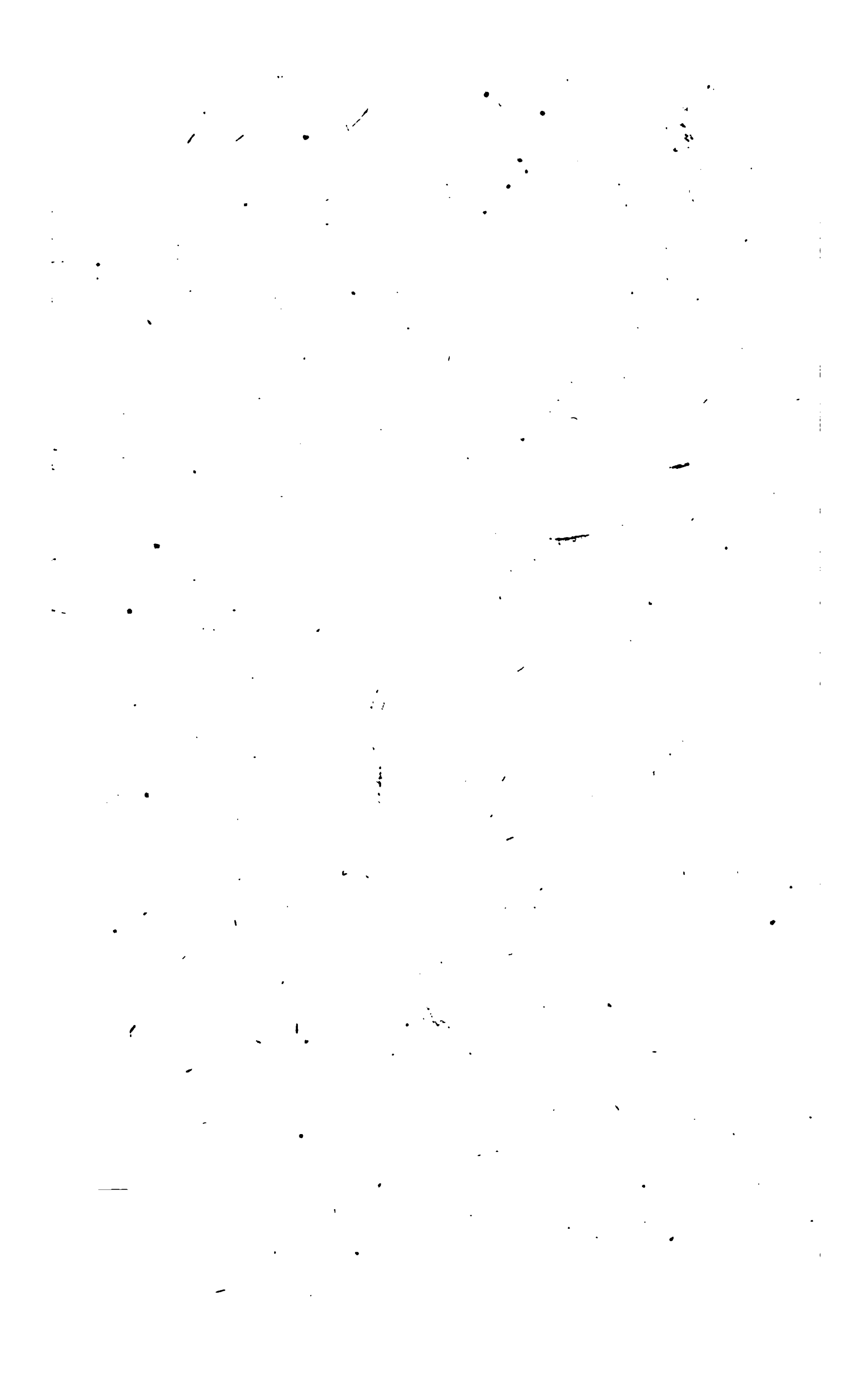

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



80 fr.

[Yves Tobin]

18/1643



LETTRES
D'UN PERE
A SON FILS,
SUR LES USAGES
ET LES DANGERS DU MONDE.
On y joint un CONTE MORAL, *analogue au même ſujet.*

UNE vie heureuſe eſt le fruit d'une vie utile.
J. J. ROUSSEAU.



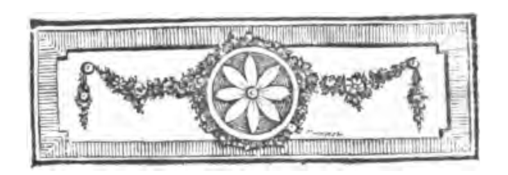
IMPRIMÉ ET NON PUBLIC.

M. DCC. LXXXVII.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage, quoique imprimé, ne ſera jamais public; il n'en exiſte que vingt-quatre Exemplaires, deſtinés à mes Enfans & à quelques perſonnes plus diſpoſées à apprécier le motif qui m'a fait écrire, qu'à analyſer la maniere dont j'ai écrit. J'oſe donc eſpérer que le petit nombre de ceux que je mettrai à même de me juger, loin de voir en moi les prétentions d'un Auteur,

n'y reconnaîtront que la tendre ſollicitude d'un Pere ; & j'aurais ſans doute des reproches à me faire, ſi moins confiant, je redoutais leur cenſure.



A MON FILS.

PREMIERE LETTRE.

L'ÉDUCATION de mes Enfans & leurs ſuccès ſont aujourd'hui, MON FILS, mon premier intérêt ; & ſi je ſuis aſſez heureux pour parvenir à leur faire connaître leurs devoirs & à les leur faire aimer, j'oſerai alors me rendre le témoignage ſatisfaiſant d'avoir rempli ma carrière d'une manière convenable.

DEPUIS la dernière claſſe juſques à la première ; depuis celui qui cultive la terre juſques à ceux qui gouvernent le monde, nous devons tous ſans

exception, contribuer dans la place qui nous eſt aſſignée à L'ORDRE MORAL & POLITIQUE. En reſpectant l'un, l'homme de bien acquiert des droits à l'approbation publique; l'autre impoſe à tout citoyen, l'heureuſe néceſſité de ſe rendre utile, & c'eſt ſous ces rapports, que les écueils d'une diſſipation coupable ou d'une dangereuſe oiſiveté deviennent moins à craindre.

J'AI cherché, MON FILS, lors de votre départ pour l'École Militaire, à vous donner une idée des obligations reſpectives que chacun contracte en embraſſant un état quelconque; je vous fis obſerver que l'eccléſiaſtique paſſe une portion de ſa jeuneſſe dans le recueillement que demande l'étude des vérités de la religion; & qu'à ce premier aſſujettiſſement, ſuccédent les privations que

lui impose chaque jour la régularité de son ministère : je vous fis en même tems connaître ce qu'exigent les austères fonctions du magistrat ; & que celui qui par une coupable ignorance, condamnerait un innocent ou dépouillerait l'un en faveur de l'autre, se préparerait à devenir un jour victime de ses remords. Enfin, MON FILS, jai voulu, en rapprochant ces deux professions de celle à laquelle vous paraissez destiné, vous convaincre qu'il n'est point d'état, où il ne faille S'INSTRUIRE, TRAVAILLER & MÉRITER. Pénétrez-vous de cette vérité & joignez-y le desir de remplacer les avantages de la jeunesse par cette considération personnelle, sans laquelle toutes nos jouissances sont altérées ; on ne la doit ni à la place que l'on occupe, ni aux richesses que l'on possede ; mais elle est la première récompense de

l'intégrité de notre conduite, de notre amour pour nos devoirs, & ſera toujours à l'exiſtence de l'homme eſtimable, ce que la ſanté eſt à la vie.

QUOIQUE votre poſition ſemble ne devoir vous décider que pour l'état Militaire, j'ai néanmoins exigé que vous vous conſultaſſiez. Une volonté faible & purement de convenance, s'effrayant aux moindres obſtacles, prépare rarement à de grands ſuccès. Pour ſe diſtinguer ſurtout dans la carrière des armes, il faut courir, & ne pas ſe traîner; & la noble impatience de celui qui pour entrer en lice, s'élance & franchit la barrière, fut toujours d'un heureux préſage: écoutez-moi donc, MON FILS; ce que je vais vous dire doit en vous éclairant, fixer votre opinion & devenir le principe de toutes vos actions.

Le métier de la guerre a toujours été celui que l'on prend avec le moins de réflexion : le pere qui à ſervi éleve ſon fils pour ſervir ainſi que lui ; le fils s'arrête le plus ſouvent aux idées qu'on lui donne, ne fût-ce que pour ſe ſouſtraire plutôt à la ſurveillance inſéparable d'une éducation ſoignée : il s'enivre d'avance de l'eſpérance de ſa liberté, & de ces préférences accordées dans le monde aux jeunes Militaires.

Cette manière de voir les choſes eſt encore plus ſéduiſante que vraie, ſurtout aujourd'hui : je dis aujourd'hui, car il y a trente ans que l'Officier dénué de toutes les connaiſſances devenues néceſſaires, n'enviſageait ſa profeſſion que comme oiſiveté dans la paix, & danger en tems de guerre. Les principes même de cette exacte ſubordination qui enchaîne chacun à ſa place & à ſes fonc-

tions, & ſans laquelle un ſeul ne ſaurait commander à la multitude, étaient faiblement obſervés; alors l'inapplication & l'inſouciance des chefs, influaient eſſentiellement ſur ceux qui ſe trouvaient à leurs ordres : tout eſt changé à cet égard.

L'ART de la guerre ſoumis à une théorie plus ſavante, a démontré que les grands mouvemens d'une armée & ſes ſuccès tiennent en partie à la dépendance graduelle & à l'inſtruction méthodique de tous ceux qui la compoſent; c'eſt ce que je vous expliquerai dans un autre tems : il me ſuffit à préſent de vous dire, qu'à peine un jeune homme eſt rendu à ſa garniſon, que tout lui annonce la néceſſité d'une obéiſſance paſſive; il y fait ſucceſſivement le ſervice de Soldat, de Caporal & de Sergent, autant de tems

que ſes ſupérieurs l'exigent. Ce premier début demande SOUMISSION, ASSIDUITÉ & TRAVAIL : la moindre négligence eſt punie ; & lorſqu'on entre dans un corps où l'on ſert avec régularité, on eſt preſque toujours étonné de la ſujétion que l'on y éprouve.

ON n'eſt reçu Officier qu'après ce premier apprentiſſage : moins aſſervi alors à des détails pénibles, on l'eſt encore à des fonctions journalières, toujours ſurveillées par ceux à qui l'on ſe trouve ſubordonné ; & celui qui par ſa poſition ou ſon peu de talent eſt réduit à ne jamais ſortir des grades ſubalternes, termine le plus ſouvent ſa carrière Militaire, en obtenant une retraite quelquefois inſuffiſante : mais s'il jouit du conſolant avantage d'avoir par ſes ſervices honoré ſa vieilleſſe, il eſt en quelque ſorte dédommagé de ce qu'il n'a pas obtenu.

VOILA cependant, MON FILS, le partage des deux tiers de la Nobleſſe du Royaume; & en ſuppoſant que vous puiſſiez vous flatter d'être un jour mieux traité, vous ne devez cet eſpoir qu'aux ſervices de ceux de votre nom qui vous ont précédé; & cet eſpoir deviendrait une illuſion trompeuſe, ſi à des qualités naturelles, vous ne réuniſſiez les moyens qui aident, qui apprennent à les diriger. Il faut, ſur-tout pour déterminer votre avancement, être ſuſceptible, je dis plus, être pénétré de cette noble, de cette heureuſe émulation, qui non ſeulement nous rend exacts à nos devoirs, mais qui en nous les faiſant aimer, nous élance pour ainſi dire au delà de ce qu'ils preſcrivent.

IL n'exiſte de bonne réputation que par l'habitude d'une bonne conduite; elle eſt l'ouvrage de tous les inſtans de la vie, & ſon premier luſtre eſt toujours

l'effet de ce puiſſant reſſort, de cet impérieux préjugé dont la force inexprimable nous éleve, dès qu'il le faut, au deſſus de nous-même, de L'HONNEUR enfin : il vous parle déja, MON FILS, mais je veux que ſur quelques rapports, il vous ſoit parfaitement connu.

C'EST principalement pour l'homme de guerre que ſes loix ſont rigoureuſement prononcées ; c'eſt dans la profeſſion des armes plus que dans toute autre, que ſe multiplient les circonſtances où ce même HONNEUR veut être obéi dès l'inſtant qu'il commande. Oui, MON FILS, celui qui vivement combattu & ſouvent entraîné par des intérêts chers & trop attachans, balancerait, faiblirait un inſtant, alors qu'il faut lui faire des ſacrifices, n'y ſerait plus à tems ; l'objet ne ſaurait lui ſervir d'excuſe, & déja l'opinion publique, ce tribunal inexorable

& rarement injuste, aurait prononcé contre lui : L'HONNEUR est comme la vie, avec cette févère différence, que lorsque l'on meurt, on paie une seule fois un tribut inévitable ; au lieu que l'homme déshonoré meurt chaque jour sous le poids de l'opprobre : son existence n'est plus qu'une langueur fatigante ; à charge à ses parens, repoussé de la société, tous les regards l'insultent, & il n'est point de jour où la première idée de son réveil ne le replonge dans le malheur.

CEPENDANT ce ne sont pas de vrais crimes qu'il faut commettre pour être réduit à cet avilissement : non, un seul instant de faiblesse, une conduite équivoque dans les occasions, où l'ame a besoin de toute son énergie suffisent pour déshonorer celui qui jusques-là conservait des droits à l'estime : cet HONNEUR enfin, je le comparerai à ces vases précieux &

fragiles, qui perdent tout leur prix ſi leur enſemble éprouve la plus légère atteinte : mais en voilà aſſez & trop ſans doute pour vous, MON FILS, dont les ſentimens ont prévenu mes réflexions.

IL me reſte toutefois à vous obſerver que quelque pénibles & périlleux que ſoient les travaux de l'homme de guerre, l'on voit néanmoins ceux que L'HONNEUR guide & que la gloire anime, chercher ſans ceſſe à s'illuſtrer en courant à de nouveaux dangers; c'eſt alors qu'agiſſent ſur nous l'ambition des éloges, l'eſpoir des grandes places & le brillant exemple de ceux qu'un rang élevé met au deſſus des autres : c'eſt ainſi qu'aux retranchemens de Fribourg, le grand CONDÉ enflammait le courage de ceux qui combattaient ſous lui : c'eſt alors, dis-je, que les regards d'une armée, témoins

& juges de nos actions, portent aux grandes entreprifes, & que tout enfin foutient & exalte la valeur : & comment au milieu des camps, ceux qui font nés pour commander ne feraient-ils pas pénétrés du defir de fe diftinguer! tandis que l'on voit des hommes fortis de la claffe du peuple devenir foldats courageux, fans autre motif que la crainte du mépris, fans autre intérêt que celui d'obtenir un jour l'afyle promis à leur vétérance.

Un moyen encore qui ajoute à cette noble, à cette heureufe impreffion, c'eft l'effet que produit fur des hommes d'une certaine trempe, la lecture de ces faits mémorables que nous tranfmet l'hiftoire, tels que la vie entière du Chevalier Bayard & de tant d'autres dont on honore les vertus & la vaillance. Oui, MON FILS, l'on ne pourrait avoir qu'une médiocre

opinion d'un jeune homme dont l'ame trop tranquille & peut-être froide, ne s'éleve pas, en s'arrêtant ſur de pareils récits ; & qui enfin pour vous offrir un modèle plus près de vous, ne paie pas un tribut d'admiration à celui (1) dont la volonté tout à la fois exaltée & réfléchie, a depuis peu montré ſous un autre hémiſphère ſon courage impatient & acquis de la gloire, dans un âge où l'on n'en a que le deſir.

JE ſuis, MON FILS, dans la confiance que l'éducation que vous recevez, vous a diſpoſé à vous pénétrer de ce que je vous dis ici, ainſi que de ce que je me propoſe de vous dire encore. Tout ce qui vous entoure vous dicte quelles vont être vos diverſes obligations ; & L'HONNEUR, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, eſt le mot de

(1) M. de Lafayette, paſſé en Amérique en 1777.

ralliement qui chaque jour, vous ramene à vos devoirs.

Il me ſera bien doux de pouvoir juger bientôt moi-même de tous les avantages de l'école où vous êtes & de m'occuper à développer les principes que vous y aurez reçus pour en faire à jamais la baſe de votre conduite : c'eſt une tâche que je m'impoſe, je la remplirai avec le tendre intérêt d'un pere qui vous chérit, qui attend ſon bonheur des ſentimens que lui doivent ſes enfans & de la ſatisfaction qu'ils lui promettent.



A MON FILS.

SECONDE LETTRE.

MA premiere Lettre, MON FILS, a dû vous faire connaître ce qu'exige l'état que vous avez embrassé ; & votre façon de penser, j'aime à le croire ainsi, sera désormais assez décidée pour que, s'il est à votre âge des erreurs inévitables, elles soient du moins d'un genre à ne jamais altérer les principes que l'on a cherché à vous donner.

VOUS voilà à une des époques de votre vie la plus intéressante, c'est de votre

début dans le monde que dépendent vos ſuccès, peut-être même votre réputation : les écueils vont ſe multiplier autour de vous, & ils ſont d'autant plus à craindre, qu'ils ne s'offrent pas toujours comme des écueils : c'eſt dans votre déférence, MON FILS, pour ceux qui ont appris à les connaître, que vous pourrez trouver un moyen de les éviter ; leurs ſages avis ſuppléeront à votre inexpérience, ils ſeront pour elle comme ces fanaux qui dans les ténebres de la nuit dirigent le Pilote incertain ; écoutez donc, MON FILS, mes conſeils, & récompenſez mes ſoins, en ſecondant mes intentions.

LE premier titre que l'on doit apporter dans la ſociété, c'eſt celui d'être HONNÊTE ; & ſi aux qualités qui rendent eſtimable l'on en joint de plus éminentes

encore,

encore, alors on mérite, on s'assure l'hommage dû à la vertu : celle-ci toujours austère commande le bien ; la probité purement exacte ne fait que défendre le mal, & la Religion sous ces deux rapports est ce qui peut, avec le plus de certitude, nous éclairer & nous maintenir dans nos devoirs.

NOTRE existence morale tient au caractère, au cœur & à l'esprit ; l'éducation développe ensuite nos facultés & c'est à l'usage du monde à les rendre aimables.

LE CARACTÈRE indique dans presque toutes les circonstances de la vie, ce que nous sommes : il agit impérieusement sur nos goûts & donne une empreinte distincte à nos habitudes.

L'on ne projette, l'on n'entreprend, l'on n'exécute que rélativement à son caractère, & en même tems qu'il est un des premiers moyens pour parvenir aux grandes places, il est aussi, dans la vie privée, le point d'appui de notre conduite.

TOUTES les fois qu'un flottement continuel dans nos idées, nous laisse dans une trop facile disposition à adopter celles des autres, il n'en peut résulter que de la mobilité dans nos opinions, qui souvent fait perdre de vue l'objet qu'on veut atteindre : il est bien difficile de ne point s'égarer, si dans des routes inconnues l'on prend pour guide le premier qu'on rencontre.

DISCUTER aù contraire jusques à l'oubli des convenances; décider, prononcer, donner toujours à son avis une préférence exclusive, sont d'autres incon-

véniens bien plus à craindre encore, en ce qu'ils annoncent ou un égarement de l'amour propre, souvent un défaut de lumières, & peut-être une disposition à la censure qui rend tout éloge, même à entendre, pénible & fatigant.

DES imperfections de ce genre étaient, sans doute, inutiles à mettre sous vos yeux; mais elles vous rameneront, MON FILS, à mieux sentir quels sont les avantages d'un caractère décidé, sans présomption, & qui flexible sans faiblesse, annonce & répand dans nos manières, comme dans nos expressions, cette aménité douce qui toujours attire & souvent persuade. Ce qui vous importe, sur-tout, c'est qu'on ne puisse jamais douter de votre franchise, de cette loyauté, dont la conviction établit & détermine la confiance, premier tribut que l'amitié

réclame & qui tient principalement à l'eſtime.

Le cœur eſt le foyer de nos ſentimens : nous lui devons cette ſenſibilité qui accroît nos plaiſirs & multiplie nos peines. Le bonheur qu'une ame tendre eſt dans le cas d'éprouver, a toujours pour meſure la douleur qu'elle eſt capable de reſſentir : & ſi l'on ſe trouve heureux en s'épanchant dans le ſein d'un ami qui nous eſt rendu, ce n'eſt pas ſans avoir été péniblement agité par la crainte de le perdre.

Il eſt, ſans doute, des ames ſeches qu'un ſentiment excluſif & perſonnel laiſſe preſque toujours dans le calme de l'indifférence, & à qui les diverſes ſollicitudes que donne, qu'éprouve l'amitié, ſont comme inconnues : ceux-là ſont ſemblables à cette claſſe d'hommes trop

indigente pour éprouver les revers auxquels exposent les richesses. L'inconvénient d'une telle existence est toutefois préférable au tourment & aux dangers d'être trop maîtrisé par ses passions; il y a bien loin, MON FILS, de cette sensibilité touchante qui embellit la vie, & dont je vous crois susceptible, à ce trouble de l'ame qui en fait le malheur.

L'ESPRIT est le ressort qui meut nos facultés & développe nos talens d'une manière utile & quelquefois brillante; il suffit lorsqu'on n'est ni homme d'état ni homme de lettres, d'avoir celui qu'exigent sa position & les circonstances; mais ce qui importe aux hommes de toutes les classes, c'est d'avoir L'ESPRIT JUSTE, premier moyen qui éclaire & qui guide dans les opérations de tout genre; un don encore infiniment desirable quoi-

que moins essentiel, c'est ce langage facile & léger, cette expression spirituelle & presque toujours variée, qui donne de la valeur, même à ce qui n'en a pas : enfin à ces riens devenus quelque chose par l'attrait & le prix qu'y met cette intéressante portion de la société, à laquelle on ne convient qu'autant qu'on l'amuse, & dont le suffrage annonce au moins qu'on est aimable. Souvenez-vous cependant, MON FILS, que dans tous les cas, dût-on espérer & se promettre des succès, il faut éviter le ridicule d'en paraître persuadé.

*

PERSONNE ne se voit tel qu'il est, parce que l'on se regarde habituellement au travers du prisme de L'AMOUR PROPRE dont les couleurs brillantes n'en sont que plus trompeuses; les erreurs de ce genre ont toutefois quelque droit à

l'indulgence, ſi par une modération convenable, l'on ſait ſe garantir d'une infinité d'écarts, & apprécier, en ſage, certains avantages, ſouvent plus heureux que mérités, dont la vanité abuſe & que l'orgueil exagère.

NON, MON FILS, vous ſerez trop judicieux pour ne pas ſentir & ſur-tout éviter le ridicule de ces hommes qui encenſant & leur naiſſance & leur fortune, non ſeulement ſe meſurent avec une abſurde complaiſance à ceux qui leur ſont inférieurs, mais qui ne craignent pas même de ſe croire, de ſe placer au deſſus de leurs égaux.

CE travers ne ſera jamais le vôtre; mais je crois à propos de vous prévenir qu'en même tems qu'il eſt de ces hommes confians juſques à la préſomption, dont la ſociété ſe fait le plus ſouvent juſtice par le ridicule qu'elle

leur donne, il en exiſte auſſi qui loin d'être contenus par une modeſtie convenable, ne ſont arrêtés que par l'exceſſive gêne d'un amour propre craintif & embarraſſé, enfin par une méfiance d'eux-mêmes, d'autant plus pénible que, ſans détruire leurs timides prétentions, elle s'oppoſe & nuit à leurs ſuccès.

POUR être aimable, MON FILS, occupez-vous à diriger vers les moyens de plaire, juſques à vos défauts; garantiſſez-vous ſur-tout des RIDICULES: celui qui choque les uſages par ſa contenance, par ſes expreſſions ou par une affectation quelconque, ne ſaurait y échapper: perſuadez-vous que l'homme ſociable cherche moins à s'arroger des droits qu'à mériter des préférences; & que l'art de les obtenir eſt dans cet

attrait, dans cette obligeance qui séduit, jufques à perfuader que quelquefois pour s'occuper des autres, il femble qu'on s'oublie foi-même : tâchez principalement que votre amour propre ne bleffe perfonne ; apprenez à le modérer, à le contenir & à atteindre l'art difficile de le cacher, alors même qu'il influe & qu'il agit davantage.

LES fuccès, que chaque jour je defire pour vous, MON FILS, dépendent encore de ce difcernement prompt & jufte, qui prefque fans le fecours de la réflexion faifit les à propos & avertit de toutes les différences ; c'eft ce qu'on appelle avoir du TACT : fans lui, fans ce don de la nature que développe l'ufage du monde, l'homme même qui a de l'efprit peut & doit perdre de fes avantages. Lui feul donne l'habitude de

cette mesure, de ce bon ton qui distinguent la bonne compagnie, ainsi que les belles proportions, & l'élégance annoncent les chef-d'œuvre de l'art. Enfin, MON FILS, c'est par ces moyens réunis que l'on saisit, que l'on adopte les différentes conventions que la société s'impose.

DE ces conventions, la plus réciproque & la plus généralement utile, c'est la politesse; elle est comme une espece de monnoie de différente valeur dont l'emploi habituel doit être fait avec aisance & discernement, & qui sert le plus souvent à payer les suffrages du plus grand nombre. Rien ne prouve une éducation soignée comme l'habitude d'être poli; & quand bien même cette habitude ne porteroit que sur les expressions & les manières,

le ſentiment auquel elle ſupplée la rend du moins alors la ſauvegarde des bienſéances.

IL eſt ſur-tout une ſorte de grace & de fineſſe qui diſtingue la politeſſe que l'on doit aux femmes, il ſemble même qu'elle autoriſe quelquefois l'exagération : l'abus de la louange eſt le plus ſouvent pour elles l'expreſſion, ſinon de l'exacte vérité, du moins d'une galanterie placée ; & ce ſerait alors une grande mal-adreſſe de ne pas trouver dans l'amour propre de la femme qu'on loue, la meſure de tout ce qu'on peut lui dire.

J'OBSERVERAI ici que l'art difficile de louer, principalement ceux à qui on doit de la DÉFÉRENCE, exige une extrême circonſpection; & ſi le langage du flatteur, qui n'eſt le plus ſouvent qu'un intérêt baſſement dégui-

ſé, a des ſuccès auprès de ces hommes faciles dont on trompe la vanité, il ſera toujours craint & repouſſé par celui qu'une noble modeſtie éclaire & dont le premier bonheur eſt de ne pas craindre la vérité.

La plaiſanterie, cette arme dont il eſt ſi difficile & ſi dangereux de ſe ſervir, demande que j'étende mes réflexions : elle ceſſe d'être bonne, Mon Fils, dès qu'elle embarraſſe celui qui l'éprouve : c'eſt un tiſſu d'une fineſſe extrême, que toute autre qu'une main habile & légere déchire ; & elle devient aiſément choqûante lorſqu'elle s'annonce comme un triomphe pour celui qui plaiſante ; c'eſt alors que l'on doit moins s'étonner, ſi ce genre que la modération ſeule peut rendre ſupportable, éloigne des amis & les force

bien ſouvent à ſacrifier à une gaieté deplacée, à un propos équivoque, une union intime, cimentée par le tems. Je ne vous dirai pas ici que l'on doit ſur-tout ſe défendre de plaiſenter ceux dont la faibleſſe rend la défaite trop facile : en tirer avantage ſeroit preſque auſſi ridicule, que de diſputer le prix de la courſe à celui qui ſe traîne ſur des béquilles.

MAIS en même tems que le penchant à la plaiſanterie eſt un danger, il en exiſte un plus grand encore, c'eſt d'être trop ſenſible à celle dont on peut devenir l'objet : cette ſuſceptibilité eſt toujours un aveu de ſa faibleſſe ; c'eſt l'amour propre qui montre ſa bleſſure.

COMME mon but, MON FILS, eſt d'aller au-devant de tout ce que vous

devez prévoir & éviter, je mettrai de ce nombre les extrêmes inconvéniens de L'INDISCRÉTION, non de celle qui blesse & trahit la confiance, ce vice odieux est certainement bien loin de vous : mais je m'arrête sur cette imprudente légéreté qui ne laisse pas le tems de discerner les choses que l'on peut dire, d'avec celles que l'on doit taire : sur ce défaut de réserve & de circonspection qui en nous rendant à charge, nous porte jusques à abuser des dispositions que l'on nous témoigne ; enfin je vous parlerai de cette importune curiosité, qui loin d'être un desir de s'instruire n'est qu'un besoin fatigant de remplir le vuide pénible dont l'ame est souvent tourmentée. Vous êtes sans doute, MON FILS, trop honnête pour ne pas vous garantir de tels défauts, aussi ne vous les fais-je

connaître que pour que vous acqueriez chaque jour de plus grands droits aux qualités eſtimables qui leur ſont oppoſées.

Les connaiſſances que vous allez être dans le cas de faire, vont être la derniere réflexion de cette lettre. Vos heureuſes diſpoſitions me perſuadent, m'aſſurent même que le goût de la bonne compagnie vous donnera à jamais de la répugnance pour la mauvaiſe, & peut-être avez-vous déja obſervé combien de victimes fait la dangereuſe liaiſon de ces hommes, dont l'ame dégradée & le cœur flétri ſacrifient chaque jour à leurs funeſtes paſſions leur fortune, leur ſanté & ſouvent leur réputation : heureuſement que leurs goûts les ſéparent, les éloignent de la ſociété. C'eſt ainſi que les ronces dévorantes ne croiſſent le plus ſouvent & ne ſe per-

pétuent que dans les lieux abandonnés.

Les premières perſonnes auxquelles vous allez vous livrer ſeront ſans doute vos camarades; c'eſt parmi eux, Mon Fils, qu'il vous faut faire un choix que votre cœur adopte, & que la raiſon approuve. L'on doit ſans doute être excluſif ſur les prévenances & les affections qui tiennent à l'intimité; mais les égards que la politeſſe & l'honnêteté exigent ſont indiſtinctement dus & cette dette doit toujours être réciproque: j'ajouterai encore que même dans vos liaiſons, il faut éviter de mettre, à la place des formes & des uſages qui marquent une éducation ſoignée, l'aiſance & les expreſſions que ſe permet une trop grande familiarité. La bonne compagnie les prohibe, ne fût-ce que parce que la mauvaiſe les admet; chacune

chacune d'elles porte, pour ainſi dire, ſes couleurs qu'il eſt impoſſible de confondre.

Je vais finir enfin par vous exhorter à ſavoir vous éloigner ſans aucune affectation déſobligeante des jeunes-gens, qui quoique de votre état, ne peuvent, ni ne doivent vous convenir. Tâchez ſurtout, MON FILS, de vous lier de préférence avec ceux à qui une brillante poſition donne d'heureux avantages : ne craignez pas l'eſpece de gêne que l'on peut d'abord en éprouver & dont bien ſouvent l'amour propre eſt le principe : croyez que les liaiſons de ce genre, ſi l'on ne s'y livre qu'avec une réſerve noble & meſurée, joint ſouvent aux avantages de chaque jour, un moyen de plus de ſaiſir les hazards qu'offre la fortune.

Je vous exhorte encore à vous rapprocher des perſonnes que l'âge & le mérite rendent recommandables. C'était un ſpectacle digne des plus beaux jours de la Grèce, que de voir le reſpect que l'on rendait aux vieillards, lorſque dans les jeux publics, ils venaient prendre la place qui leur était aſſignée : cet hommage rendu à la vieilleſſe, en était un pour la vertu, & ce tribut dont s'honoraient les mœurs publiques était d'autant plus doux à offrir, que l'on était comme aſſuré de le recevoir à ſon tour.

Peut-être cette utile vérité n'eſt-elle pas aujourd'hui aſſez appréciée, & ſe trouve-t-elle au moins balancée par l'impatient deſir de l'Indépendance, qui même avant l'âge, rend toute ſurveillance importune, & pré-

ſente l'autorité, quelque juſte qu'elle ſoit, comme une entrave qu'il faut briſer, comme un obſtacle qu'il faut franchir.

SI je me diſpenſe de vous faire connaître le danger d'une erreur auſſi abuſive, c'eſt parce que votre docilité & votre déférence flattent mon eſpoir & me rendent confiant : ouï, MON FILS, je le ſuis, & ma ſécurité porte encore plus ſur votre tendreſſe pour moi & ſur la mienne pour vous, que ſur les droits que la nature m'a donnés : croyez, MON FILS, que jamais je ne les réclamerai que comme ceux d'un ami qui ne cherche à vous éclairer, qu'afin de concourir à vos ſuccès & de contribuer à votre bonheur.

A MON FILS.

TROISIÈME LETTRE.

J'AI la douce persuasion, MON FILS, que mes précédentes Lettres ont été, & sont encore pour vous un sujet de réfléchir sur ce que doit être UN HOMME DU MONDE, relativement à lui-même & à la Société. Je vous ai donné une idée de ce qui peut lui faciliter les moyens d'y plaire; & un objet plus essentiel encore, comment il peut se faire estimer & parvenir à se rendre utile. Vous avez dû voir que l'honnêteté établit sa réputation, que le mérite

& les talens y ajoutent, & que celui dont les vertus ont pour ſoutien la RELIGION, acquiert la douce certitude de mieux voir & de moins craindre les dangers qui nous environnent.

CES dangers, MON FILS, ſont nos paſſions : ſi tout a été dit, ſi tout eſt connu ſur cette matiere, il vous ſera toutefois avantageux que je raſſemble ſous vos yeux ce qui paraît le plus convenir à votre âge, à votre caractère, & à votre poſition : d'ailleurs mes intentions, vos ſentimens, un père tendre qui parle à un fils ſenſible : tout doit contribuer à vous rendre ſalutaires mes réflexions : c'eſt le vœu de mon cœur, & je me plais à le croire ; je ne le forme pas en vain.

SI nos goûts étaient modérés nous ſerions exempts de paſſions, puiſqu'elles

ne ſont qu'une exaltation ſouvent démeſurée de ces mêmes goûts : il eſt toutefois impoſſible que cette continuelle modération, ſi ſage à beaucoup d'égards, donne à l'ame cette activité deſirable qui l'anime, qui l'échauffe & la porte aux grandes choſes.

Un vaiſſeau qui s'éloigne du port par un vent frais & favorable, peut ſe livrer à l'eſpoir de ſe maintenir dans ſa route ; mais ſi ſes voiles faiblement agitées deviennent inutiles ; ſi une mer preſque immobile, à chaque inſtant ralentit ſa marche & ſouvent l'arrête, alors bien difficilement il remplira ſa miſſion, ou du moins ſera-t-elle imparfaite. A cette ſuppoſition, joignons celle du péril où ſera ce même vaiſſeau, ſi lorſque les vents déchaînés annoncent & forment la tempête, le Pilote n'a pas l'art, la pru-

dence & le courage d'oppoſer la manœuvre aux écueils.

CELUI qui pourrait ſe flatter de paſſer tous les âges de la vie dans le ſilence des paſſions, y trouverait ſans doute un aſyle contre les divers orages auxquels elles expoſent ; mais cette modération inaltérable, fût-elle poſſible, on ne la verrait tout au plus exiſter que dans ces ames lentes, engourdies par une froide inſouciance, & que bien ſouvent les lourdes chaînes de la pareſſe captivent & arrêtent ; alors les moindres entraves devenant des obſtacles, il eſt à craindre que les devoirs même ne paraiſſent pénibles & fatigants : un faible & tranquille ruiſſeau borne ſon cours aux prairies qu'il arroſe ; mais il n'appartient qu'aux grands fleuves de faire circuler les

richesses dans toutes les contrées de l'univers.

Il existe toutefois des inconvéniens incalculables, lorsque ces mêmes passions altérent, absorbent les droits de la raison ; car dès que la voix de celui qui commande n'est plus entendue, le désordre alors paraît irréparable, & c'est ce qui arrive lorsque l'objet qui nous domine, qui nous entraîne, se présente d'une maniere trop séduisante, trop impérieuse pour ne pas devenir exclusive. Les écueils de ce genre sont d'autant plus à craindre, Mon Fils, qu'on *s'écarte souvent* des principes les plus estimables par une pente à peine sentie ; & qu'il est une infinité de passions dont le germe se trouve dans des qualités-naissantes.

Ne remarquons-nous pas chaque

jour l'élévation de l'âme ſe rapprocher de la fierté : celui qui n'avait d'abord que l'émulation, former des projets ambitieux ; l'homme généreux devenir prodigue ; l'économie ſe confondre avec l'avarice : ne voit-on pas une juſte confiance dans nos opinions être difficilement exempte d'amour propre ; la douceur produire la faibleſſe ; & celui qui ne tient qu'à la néceſſité de maintenir & d'obſerver la regle, paſſer pour être infléxible & dur ; enfin tout nous avertit & nous prouve que ces mêmes penchans qui nous rendent coupables, ne s'étaient d'abord annoncés que comme des diſpoſitions heureuſes ; & que ſous une infinité de rapports, les excès ſont ſeuls repréhenſibles. Oui, MON FILS, preſque en toutes choſes où finit le bien commence le mal.

VOTRE extrême jeunesse ne me permet pas de prévoir quels seront vos goûts & vos penchans; mais l'opinion que j'ai de vous, me rassure sur ce qu'ils pourront être, & je ne crains pas que par vos écarts, vous affligiés mon cœur.

L'AMBITION de parvenir, le desir de la considération qui nous porte à rendre notre sort meilleur & notre existence utile, sont des objets dont je vous ai déja parlé; mais dussent-ils, MON FILS, nous dominer, dès que ces deux grands intérêts, loin de nous asservir, ne remplissent notre ame que pour l'élever, ils deviennent alors dignes d'éloges; & cet éloge sera bien plus mérité encore, si à l'avantage de se distinguer dans sa carrière, l'on joint celui moins brillant, mais plus doux, d'être GÉNÉREUX, BON

ET BIENFAISANT : cette vérité eſt dans votre cœur ; je l'y ai déja apperçue : dès votre enfance vous avez éprouvé un tendre intérêt pour les malheureux & le deſir louable de ſoulager l'humanité ſouffrante : ce deſir qui devient un beſoin pour l'homme ſenſible, eſt auſſi un précepte que la Religion preſcrit & récompenſe.

L'HOMME libéral ſe plaît à donner ; celui qui eſt bienfaiſant cherche à ſecourir. Avant d'être l'un & l'autre, il faut, MON FILS, être juſte ; & l'on ceſſeroit de l'être, ſi pour faire un don, on refuſait un ſalaire. Il ſerait deſirable encore que la multiplicité des goûts, la diverſité des fantaiſies, n'ôtaſſent pas la faculté de faire du bien : l'oſtentation, plus peut-être que l'avarice, nuit à la bienfaiſance. Oui, MON FILS, ſi

chaque jour prouve que l'homme avare ſurveille ſes intérêts avec une attention coupable, il eſt preſque auſſi vrai que les profuſions du diſſipateur, ce tribut qu'il paie à ſes penchans & à ſa vanité, lui laiſſent rarement l'heureux moyen & peut-être la volonté d'étendre ſes bienfaits.

CONCLUONS-DONC que fût-on au milieu de l'abondance, c'eſt uniquement à l'eſprit d'ordre que tient l'utilité de ſavoir meſurer ſes dépenſes à ſes revenus, & l'avantage de connoître le prix des richeſſes ; non pour en être l'eſclave, mais comme devenant un moyen d'ajouter à ſon bonheur, par un noble & ſage emploi de ſa fortune.

CE que je viens de dire m'amène à faire quelques réflexions ſur celle qui

de toutes les paſſions, eſt la plus dangereuſe; c'eſt du JEU dont je veux parler : loin de blâmer celui au moyen duquel on ſe rend néceſſaire à la Société, je vous exhorte au contraire à lui devenir utile, de la manière toutefois la moins onéreuſe. Je ne veux donc vous parler ici que de ces lieux redoutables où l'avarice déguiſée & une avidité ſouvent trompée, emploient les moyens les plus prompts pour détruire les fortunes les mieux établies.

REPRÉSENTEZ-VOUS, MON FILS, un jeune-homme, l'eſpérance de ſa famille, l'objet des tendres ſoins d'un père, égaré par la paſſion inſenſée du jeu, contraint de manquer à ſes engagemens, anéantir tous ſes avantages & devenir la victime des déſordres les plus coupables. Et combien n'y en a-t-il pas en qui l'affreuſe crainte d'une ruine en-

tière, a prévalu au point de méconnaître & d'étouffer la voix de l'honneur ? Si le jeu n'entraîne pas toujours dans l'abyme du malheur, du moins est-il vrai qu'à côté du petit nombre qu'il favorise, l'on voit une infinité d'êtres infortunés, qui perdus par les funestes & rapides effets de cette passion, ne vivent plus que dans l'amertume des privations, toujours humiliantes, lorsqu'elles sont le fruit de l'inconduite.

MAIS il est tems de vous parler de cet écueil vers lequel vous allez courir, & dont à vos yeux fascinés, un prestige trompeur dérobera peut-être le danger ; de CETTE PASSION qui combat & quelquefois maîtrise la raison. Puissiez-vous, MON FILS, si la votre doit un jour être subjuguée, ne pas *trop tard* vous ressouvenir que cet

impérieux penchant, ces orages du cœur, avilissent toujours celui qui y succombe, si, par un oubli de lui-même, sa faiblesse & son choix le rendent condamnable : puisse ce sexe fait pour jetter quelques fleurs sur les épines de la vie, ne pas agiter la vôtre au point d'en faire le malheur! que d'exemples ne pourrais-je pas citer de ceux qui ont été, & sont encore les victimes d'un funeste aveuglement! ah! MON FILS, si jamais vous vous détournez de la route, du moins ne vous égarez pas; défiez-vous de ces femmes, dont la dissimulation est le premier talent, & en qui une imagination déréglée, des sensations vives tiennent lieu de sentiment; garantissez-vous, sur-tout, fuyez celles chez qui la séduction est un MÉTIER & devient

un piège pour les mœurs, la fortune & la ſanté. ULISSE prévenu du dangereux attrait des ſirenes, craignant de ſuccomber à leur touchante mélodie, ordonna à ſes compagnons de l'attacher au mât de ſon vaiſſeau : utile leçon ſur les puiſſants efforts qu'exige l'art difficile de ſe vaincre.

SI l'on ſuppoſe, ſi l'on trouve des ſirenes ailleurs que dans la fable, chaque jour prouve auſſi, qu'il exiſte quelques femmes encore, auprès deſquelles une eſtime acquiſe, fut toujours un premier titre, & dont le cœur honnête autant que ſenſible, réſiſte, s'engage & peut devenir le prix de la perſévérance ; alors cette impérieuſe paſſion eſt moins un égarement coupable qu'une pénible ſollicitude, qu'il eſt toutefois, MON FILS, bien

bien plus heureux de ne pas connaître, que de trop éprouver.

IL eſt une autre manière de ſentir plus douce, plus calme & qui, comme un jour pur & tranquille, ſemble être exempte de nuages; c'eſt celle qui tient à L'AMITIÉ: je ne prétends pas vous parler de ces liaiſons paſſageres que l'âge, la convenance & le plaiſir forment & que preſque auſſi-tôt les mêmes motifs détruiſent, mais de ce ſentiment que rien ne peut affaiblir ni changer, & qui prend de nouvelles forces lorſque les circonſtances le demandent; de ce ſentiment qui s'accroît dans ces momens de criſe où preſque toujours les faux amis s'éloignent & ſe diſperſent: c'eſt alors que l'homme ſenſible, l'ami vrai accourt, écoute & conſole. Avec un tel appui l'on n'eſt

jamais totalement à plaindre ; il nous aide à ſupporter le fardeau du malheur ; & celui qui pénétré des devoirs de l'amitié s'honore chaque jour en les rempliſſant, ne ſera jamais un être indifférent à la ſociété.

C'EST ce que vous éprouverez un jour, MON FILS, j'ai des raiſons pour me livrer à cette eſpérance ; mais il me reſte à deſirer que vous trouviez dans le choix de cet ami un moyen de plus, de vous bien conduire, & s'il eſt des occaſions où ſa franchiſe & ſes avis vous devienent utiles, tenez-lui compte alors de ce qu'il vous aime aſſez pour préférer à la ſatisfaction de ſeconder vos deſirs, le courage de les combattre.

PEUT-ÊTRE eſt-ce ici l'occaſion de vous faire obſerver, que tout être ſenſible & honnête ceſſerait d'être l'un &

l'autre s'il n'était RECONNAISSANT ; il est aussi louable de se ressouvenir d'un service rendu, qu'il est noble d'oublier celui que l'on a pu rendre. La reconnaissance due à son bienfaiteur doit être une impression vive & durable, & le sentiment actif qui nous rapproche de lui, est l'hommage le plus doux à rendre & le tribut le plus juste à payer. Une ame ingrate a toujours été comparée à un sol aride, qui ne dédommage jamais du soin de sa culture ; & un bienfait dont on demanderait compte, ne serait plus un mouvement de bienfaisance mais une impulsion de l'orgueil.

SI j'avais moins bonne opinion de vous je m'étendrais ici, je peserais sur ces défauts, sur ces égaremens qui ternissent la réputation ; il en est un sur-

tout, dont le ſeul ſoupçon bleſſe l'honneur & devient une inſulte; c'eſt le MENSONGE, je n'oſais vous le nommer: Oui, MON FILS, je me plais à le croire, vos principes ne ceſſeront jamais de vous avertir de ce que vous devez à votre état, à vous-même & à ceux qui ont formé votre cœur; vous ſentirez donc chaque jour davantage que dans les hommes bien nés, ſi l'effervescence de la jeuneſſe, ſi cette chaleur d'une ame active anime & fomente les paſſions, c'eſt auſſi le foyer où s'allume ce noble, cet heureux deſir qui nous élance vers le but que notre poſition permet d'ambitionner & quelquefois d'atteindre.

VOILA à quoi je borne cette lettre: ne pouvant pas être continuellement votre guide, j'ai voulu vous mettre ſur

la route que vous devez tenir ; c'eſt une obligation qu'il m'eût été plus doux & plus facile de remplir, ſi j'avais pu être ſecondé par celle que chaque jour encore, mon cœur cherche & demande : vous la pleureriez auſſi, Mon Fils, ſi vous l'aviez conſervée aſſez long-tems pour la bien connaître : mais j'abrege l'hommage que nous devons à ſa mémoire ; il m'arrête d'une manière trop pénible ſur mes regrets ; un père qui vous aime vous reſte ; & s'il lui eſt deſtiné des jours heureux encore, c'eſt de ſes enfans qu'il les attend.



A MON FILS.

QUATRIÈME LETTRE.

J'AI cherché jusqu'à présent, MON FILS, à fixer vos idées sur les objets les plus importans : j'ai, pour ainsi dire, placé les signaux sur lesquels vous devez vous diriger : je vais tâcher à présent de vous convaincre qu'un utile emploi du tems est le premier garant d'une bonne conduite, & un sûr moyen d'écarter, d'émousser les peines de la vie.

L'ON n'est que trop fondé à le croire : l'homme dont l'ame toujours

vuide ignore comme l'on s'occupe, se distrait ordinairement de l'ennui qui le dévore en se livrant à des goûts dont la facilité devient une habitude, & l'habitude un danger : aussi L'OISIVETÉ est-elle, dit-on, LA MÈRE DES VICES, ce qui porte à conclure que la nécessité de savoir lire & méditer, intéresse les mœurs, & par des jouissances tranquilles, facilite notre bonheur; oui, MON FILS.

» *Pour être heureux, il faut charmer le tems :*
» *Ce tems si court, a des langueurs mortelles ;*
» *Quand l'ame oisive, en compte les instans,*
» *C'est le travail, qui lui donne des aîles.*

MARMONTEL.

SI les talens sont un don privilégié de la nature; si pour approfondir les sciences, il faut y apporter une sagacité laborieuse & quelquefois exclusive, du

moins dépend-il de nous d'acquérir une inſtruction analogue à notre état & conforme à nos goûts ; plus cette inſtruction s'étend, plus elle devient ſatisfaiſante pour ſoi & agréable aux autres: un eſprit cultivé en paraît encore plus aimable ; non lorſqu'il affiche le ridicule d'un ſavoir fatigant, mais en ſachant à l'aide d'une heureuſe mémoire, étendre, multiplier, embellir ſes idées.

APPRENDRE l'hiſtoire, du moins juſques à un certain point doit fixer l'attention de celui qui ne veut pas être embarraſſé de ſon ignorance : la connaiſſance de ce qui intéreſſe ſon pays, eſt une des plus néceſſaires ; auſſi a-t-on fait entrer dans vos premieres études ce qui eſt relatif à la france, ſur-tout depuis Charlemagne. Vous ſavez déjà comment cette grande monarchie s'eſt

formée ; les événemens & les ſecouſſes qui l'ont diviſée ; de quelle manière ſes principales provinces après avoir été ſéparées par les malheurs des tems, ont été réunies ſous un même chef.

Vous avez ſans doute obſervé la révolution qu'a produit au préjudice d'une ſage politique, le zèle mal entendu de porter la guerre chez les infidèles ; époque qui par l'affaibliſſement des grands ſeigneurs, donna une première atteinte au gouvernement féodal en faveur de la puiſſance royale : vous avez ſans doute gémi ſur ces tems malheureux où une criminelle politique ſous le voile de la religion, arma une partie de la nation contre l'autre, & où l'état allait ſuccomber ſans ce grand Roi, digne d'un meilleur ſort, qui ne fut le vainqueur de ſes ſujets que pour en devenir le père : vous avez pu juger

enfin à quel point la politique trafcendante de Richelieu, le règne étonnant de Louis XIV, ont influé fur la france & en ont fait la première monarchie de l'europe & prefque de l'univers.

On vous a déja donné une idée des premières époques du monde, principalement de celles qui font relatives à notre croyance. Le difcours fublime de M. de Bossuet fur l'hiftoire univerfelle, eft un des premiers ouvrages qu'il vous faut lire: vous y verrez que c'eft la loi naturelle qui en gravant dans nos cœurs la première empreinte de la divinité, a dicté auffi aux hommes des devoirs réciproques, devenus la bafe de la probité & de la bienveillance; qu'à cette première loi, a fuccedé la loi écrite que Dieu donna à fon peuple pour l'éclairer davantage & perfectionner fon culte; & qu'enfin eft venue la loi

de grace annoncée depuis ſi long-tems, perſécutée pour ſa plus grande gloire & enfin triomphante.

CES cultes, MON FILS, établis par la force, par l'impoſture & par l'audace; tels que celui de Mahomet, qui en flattant les ſens, en favoriſant les paſſions a entraîné dans ſon abſurde doctrine une infinité de nations, ces chefs fanatiques, Luther & Calvin, & l'établiſſement de leurs ſectes, qui par leur nouveauté & leur tolérance, ſe ſont introduites dans une partie de l'europe: toutes ces funeſtes erreurs vont vous être connues; & s'il était néceſſaire, il vous ſuffirait, MON FILS, pour vous croire heureux, d'être né dans une religion qui ſans ceſſe nous ramene à la plus parfaite morale.

*

LA lecture des différens précis de l'histoire faits pour l'instruction des élèves de l'école militaire, doit vous avoir préparé à mieux saisir le discours de M. de Bossuet, dont je viens de parler. Ce sera, MON FILS, par ces premiers moyens que vous acquerrez aisément un apperçu de la manière dont les hommes après s'être multipliés & répandus, ont formé des peuplades & puis des nations; que vous observerez les changemens & les malheurs qu'ont produit les passions, surtout celles des souverains; & qu'en réfléchissant sur l'accroissement & les vicissitudes des connaissances humaines, vous pourrez vous former un idée de l'univers MORAL & POLITIQUE qui sera à votre esprit, comme serait à vos yeux un tableau instructif & intéressant.

DÈS que vous aurez pris un apperçu

diſtinct des différens peuples de la terre, vous claſſerez plus aiſément dans votre tête les hiſtoires particulières de chaque pays : vous vous arrêterez avec ſurpriſe ſur les faits mémorables de CYRUS, D'ALEXANDRE, & de ces grands conquérans, qui ont étonné leur ſiècle : vous jugerez enfin de ces importantes révolutions qui ont décidé des premiers empires du monde : vous ne lirez pas avec indifférence ce qui concerne ces deux fameuſes républiques SPARTE & ATHÈNES ; & vous n'oublierez pas que la grèce fut le berceau des arts & des ſciences, auxquelles les hommes doivent l'adouciſſement de leurs mœurs, l'avantage des loix, & un des charmes de la vie.

VENONS à préſent à l'hiſtoire de ce peuple qui ne fut d'abord qu'un amas

d'hommes ſans aveu, conduit par un chef ſans puiſſance, & que l'amour de la patrie, le deſir de la gloire, l'auſtérité des mœurs ont enſuite rendu la plus puiſſante république qui ait exiſté : mais en admirant ce que dans ROME ont produit le courage & la vertu, vous ne ſerez pas long-tems à remarquer le luxe y établir l'inégalité; l'inégalité l'ambition ; l'ambition la corruption ; la corruption la vénalité de l'empire, qui, par le deſpotiſme féroce de certains empereurs & une ſuite d'événemens inévitables, fut enfin diviſé, envahi & détruit : oui, MON FILS, il faut le voir pour le croire ; ce grand peuple qui a ſoumis tant d'états, ſubjugué tant de rois ; cette italie redoutable au monde entier ne forme plus aujourd'hui que des ſouverainetés ſéparées réduites à n'avoir aucune puiſſance po-

litique : exemple bien frappant de la viciſſitude des choſes humaines.

NE croyez pas que ce ſoit uniquement dans les abrégés que vous pourrez étudier les différentes branches de l'hiſtoire ; ils fixent ſi peu de tems l'eſprit, que les faits échappent avant que l'on puiſſe s'y arrêter. Pour être aſſuré, MON FILS, de ſe RESSOUVENIR, il faut APPRENDRE ; & c'eſt ce que vous ne pouvez faire qu'en liſant les auteurs les plus eſtimés : tels que le Père BERUYER, qui plus qu'aucun autre a donné de l'intérêt à l'hiſtoire des Juifs : M. ROLLIN, dont les détails peut-être trop étendus, mais dont les réflexions ſavantes nous apprennent ce qui concerne les anciens peuples : enfin M. LE BEAU, qui avec ſuccès a fait connaître une époque plus rapprochée de nous, celle du bas em-

pire ; le ſtyle attachant & rapide du premier ; la ſage & profonde érudition de M. ROLLIN ; l'exactitude & la clarté de ſon continuateur, conſtatent leur mérite : à ces lectures que nous ferons j'eſpère enſemble, il ſera à propos de joindre celle des révolutions romaines, & des conſidérations ſur la cauſe de la grandeur & de la décadence du même empire. M. DE VERTOT, dans le premier de ces ouvrages, eſt plein de chaleur & ſa narration eſt élégante autant que lumineuſe. M. de MONTESQUIEU dans le ſecond, offre des obſervations auſſi judicieuſes que conciſes, & une ſagacité où triomphe toujours la raiſon & le génie.

APRÈS vous être ainſi fixé ſur ce qu'ont été les EGYPTIENS, les MÈDES, les ASSYRIENS, les RÉPUBLIQUES de la GRÈCE enfin ROME, & toutes ces

nations

nations de la puiſſance deſquelles il ne reſte que le ſouvenir ; il faut vous occuper des nations modernes, non avec des détails également ſuivis, mais de manière à ſavoir ce qui intéreſſe les différens états avec leſquels la politique & le commerce nous donne des relations, tels que L'ANGLETERRE, L'ESPAGNE, L'ALLEMAGNE, &c. &c. &c. le gouvernement de cette dernière composé d'une infinité de principautés que des loix indépendantes ſéparent, & qu'un intérêt commun réunit ſous un même chef, mérite d'être étudié. Vous ne devez pas ignorer comment la tyrannie de la maiſon d'Autriche a produit la liberté des Suiſſes & de la Hollande, ni par quels motifs & quels moyens une province de l'Angleterre eſt devenue de nos jours une république.

LA découverte du nouveau Monde eſt une époque trop intéreſſante pour que vous ne connaiſſiez pas ce qu'il en faut ſavoir : vous obſerverez que c'eſt à cette découverte que l'Europe doit une partie des jouiſſances que le luxe y a introduit, & qui peut-être ont trop influé ſur ſes mœurs : vous ſerez effrayé du ſang qu'ont coûté les productions de l'Amérique & toutes ſes richeſſes.

JE dois vous dire encore, MON FILS, que la vie particulière de ces grands hommes, à qui PLUTARQUE a aſſuré l'immortalité ; l'Hiſtoire de GUSTAVE, celle de CHARLES XII & des grands Capitaines par qui la France fut illuſtrée ; enfin ces éloges dont pluſieurs ſont dus à M. THOMAS, & où l'éloquence a ſouvent l'heureux avantage d'honorer, d'exalter la vertu, ſont d'importantes leçons de tout genre pour ceux qui ſavent obſerver & réfléchir.

JE finis donc par conclure que l'hiſtoire eſt un vaſte champ dont quelques parties peuvent être rapidement parcourues, mais dont d'autres méritent une attention plus réfléchie, afin de mieux connaître ces hommes célèbres qui ſemblent appartenir à tous les ſiècles ; & ſi vous voulez, MON FILS, perfectionner cette étude d'une manière plus utile encore, terminez-la, en reliſant une ſeconde fois les abrégés par leſquels vous aurez commencé : ils vous auront d'abord ſervi à diſtinguer chaque peuple & à appercevoir les différentes contrées qu'ils ont habité ; ils vous aideront enſuite à vous rappeller ces époques diverſes & intéreſſantes qui ſont à la marche de l'hiſtoire, comme ces endroits remarquables devenus utiles aux voyageurs pour les remettre ſur leur route : la géographie eſt un de

ces moyens, elle eſt à l'hiſtoire ce qu'eſt la bouſſole à la navigation.

IL eſt une autre étude, MON FILS, qui par ſon agrément devient un délaſſement de l'eſprit : ce ſont les BELLES-LETTRES ; les aimer, les cultiver, c'eſt, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, offrir & ſe parer des fleurs que l'on ſoigne, que l'on cueille ſoi-même.

JE vais commencer par la néceſſité de ſavoir la fable : quelque invraiſemblables que ſoient les faits qu'elle contient & leur peu de ſuite, c'eſt à elle que nous devons l'intelligence d'une infinité de choſes qui ont rapport aux beaux arts : on peut y obſerver encore que même l'idolâtrie, dans ſes abſurdes égaremens, a toujours cherché à ſe forger des dieux ; preuve à ajouter à tant d'autres que de tous les tems il

a exiſté dans l'homme un ſentiment intérieur qui le porte vers la divinité. Une obſervation de plus à faire ſur ces erreurs, quelques groſſières qu'elles ſoient, c'eſt l'analogie qu'on y découvre avec les traits les plus remarquables de l'hiſtoire : l'on doit à M. l'Abbé BANIER un très-bon ouvrage ſur ce ſujet.

JE vous exhorte donc, à connaître la Mythologie ; OVIDE dans ſes Métamorphoſes ; HOMÈRE dans ſon Illiade & dans ſon Odiſſée, vous donneront par leurs fictions ingénieuſes, une idée de tout ce qu'il faut ſavoir ſur cette matière. Le dernier vous apprendra ce que furent la puiſſance d'AGAMEMNON, la prudence D'ULISSE, la ſageſſe de NESTOR, les malheurs de PRIAM, le courroux D'AJAX & enfin la colère d'ACHILE ; toujours infléxible, juſques à ce que l'amitié & la vengeance le ra-

mènent devant Troye : il vous fera voir même les dieux ſe mêlant dans les combats, & par un puiſſant effet des paſſions, donner à tous les événemens un héroïſme inexprimable.

UN ouvrage qu'il vous faut lire enſuite, c'eſt L'ENÉIDE où Virgile imitateur & preſque rival D'HOMÈRE, paraît plus concis, mais moins élevé que ſon modèle. Si dans ſon poëme le ſort de DIDON vous attendrit, donnez auſſi quelque éloge à la réſolution d'ÉNÉE qui s'arrache à la ſéduction d'un trône offert par l'amour, pour obéir aux dieux & ſuivre ſes hautes deſtinées. Je ſuis aſſuré encore que vous ne lirez pas ſans attendriſſement l'intéreſſant épiſode de NINUS & D'EURYALE où l'on voit un courageux & mutuel ſacrifice de la vie,

fait à l'amitié la plus tendre & la plus malheureuſe : enfin ſi HOMÈRE vous étonne par ſon abondance & ſes ſublimes écarts, VIRGILE par la régularité des événemens & leur touchante ſimplicité vous intéreſſera encore davantage.

QUOIQUE vous ayez déja lu TÉLÉMAQUE & que vraiſemblablement vous deviez le relire encore, l'hommage qui lui eſt dû, m'engage à en faire mention : je ne doute pas que vous n'ayez été frappé lorſque MENTOR craint moins de livrer ſon éleve aux flots de la mer, que de l'abandonner aux attraits ſéducteurs de l'Iſle de CALIPSO ; c'eſt ſur-tout, MON FILS, dans cet immortel ouvrage que ſe peint l'ame douce, tendre & vertueuſe de ſon illuſtre Auteur, & que l'on voit la ſageſſe donner, embellir & faire aimer ſes préceptes.

L'ABBÉ DUBOS dans ſes réflexions, peut-être un peu diffuſes, mais toujours juſtes, M. ROLLIN dans ſon traité des études, ouvrage claſſique; enfin l'Abbé LE BATTEUX, qui a ſi bien développé le principe lumineux de ramener la perfection des beaux arts à l'imitation de la belle nature, ſont des auteurs qui demandent d'être médités; avec eux l'eſprit s'éclaire & le goût ſe forme. Ce goût, MON FILS, cette manière fine, juſte & prompte de voir & d'apprécier les choſes eſt un don, une faculté naturelle, qui toutefois ſe perfectionne par l'habitude de réfléchir & de comparer.

BOILEAU, le plus correct de nos Poëtes, doit avoir ici ſa place; l'on a dit de lui, *jamais un ſentiment ne partit de ſon cœur* : cela fût-il vrai,

ſon talent qu'on n'a pas encore ſurpaſſé, ſa profonde connaiſſance de toutes les regles & des beautés de ſon art, doivent ſuppléer au peu de chaleur que l'on lui reproche ; & ſon art poétique qui, aux charmes de la Poëſie joint l'avantage de donner dans tous les genres le précepte & l'exemple, a un mérite trop reconnu pour n'être pas durable.

Les lectures dont je viens de vous parler, & particuliérement l'Abbé Le Batteux & Boileau, vous prépareront à lire avec plus de plaiſir & de fruit les auteurs dramatiques. Corneille eſt à toute ſorte de titres, le premier qu'il vous faut connaître ; preſque toujours ſublime, il ne traite que ces grands objets, plus faits pour élever l'ame que pour toucher le cœur : dans les Horaces, vous deſireriez que

leur ſœur qui aime encore plus ſon amant que la gloire de Rome, n'y devînt pas la victime du zèle exalté de ſon frère pour ſa patrie : dans CINNA, vous admirerez la clémence d'AUGUSTE & vous retiendrez ce vers auſſi ſimple que ſublime.

SOYONS amis, CINNA, c'eſt moi qui t'en convie.

LE CID, dont le grand intérêt fait tolérer & preſque oublier les extrêmes défauts, vous préſentera la rigueur du devoir, & l'honneur toujours combattu & toujours écouté, en oppoſition avec la plus forte, la plus invincible des paſſions.

VOUS ſerez pénétré dans POLIEUCTE de l'héroïſme que la religion y produit ; enfin vous ſentirez, j'eſpère, pourquoi cet Auteur, malgré ſon ſtyle déja vieilli & ſes ſurprenantes inégalités, ſera toujours le GRAND CORNEILLE.

RACINE plus égal, plus doux, traite rarement une autre paſſion que celle de l'amour. ſon ſtyle harmonieux & tendre convient infiniment à ſes héros; il ſe rapproche, balance & ſurpaſſe preſque CORNEILLE dans la terrible paſſion de PHÈDRE, dans quelques ſcènes de MITHRIDATE & de BRITANNICUS; & ſur-tout dans la piece D'ATHALIE, la plus parfaite du Théatre; cet Auteur ne vieillira jamais; ſon langage ſera celui de tous les tems, & tous les cœurs ſenſibles applaudiront toujours aux ſentimens qu'il ſait ſi bien développer & peindre.

LE coloris & l'attrait du ſtyle de VOLTAIRE; la ſenſibilité touchante & perſuaſive de ſes dialogues, les diſtinguent dans l'art dramatique; ſes pieces contiennent une infinité de ces maximes

brillantes & hardies qui tiennent à cette philoſophie audacieuſe qu'il a preſque enſeignée : ſes plans ſont à la vérité plus adroitement tiſſus que naturellement conduits ; mais quoique la plupart de ſes Tragédies ſoient dans le cas de craindre une ſevère analyſe, le talent enchanteur de plaire, d'émouvoir, & d'entraîner ſera toujours le ſien ; émule de RACINE, il eſt ſouvent ſon égal.

JE pourrais vous parler encore de CRÉBILLON plus Tragique qu'aucun autre, ainſi que de tous ceux qui ont éterniſé leurs noms par leurs ouvrages, mais mon objet n'eſt pas de tout dire.

J'EN VIENS à la Comédie, à cet ingénieux tableau de nos paſſions & de nos ridicules. MOLIERE parmi nous

a preſque l'honneur de l'avoir créée : il eſt inimitable dans ſes dialogues ; chaque acteur ſe peint toujours dans ce qu'il dit ; ſes caractères toujours ſoutenus, ont des nuances d'une fineſſe extrême, ſes expreſſions n'ont pas la pureté que l'on exigerait aujourd'hui ; mais malgré cet inconvénient & la faibleſſe de ſes dénouemens, il gardera toujours dans ſon genre, le premier rang.

IL me ſemble que l'on peut conſidérer REGNARD comme celui qui approche le plus de MOLIERE ; ſon ſtyle eſt facile ; ſes pieces ont une marche naturelle ; ſes perſonnages ſont d'une gaité que l'on partage : on lui reproche d'avoir plus cherché à amuſer les hommes qu'à les corriger : le plus grand nombre de ſes pieces ſont revues avec plaiſir, & reſteront au Théatre.

Nous avons une infinité d'autres auteurs dont vous connaîtrez ſucceſſivement les ouvrages : DESTOUCHES, BOISSY, PIRON, GRESSET, &c. &c. l'on doit au premier le Glorieux & le Philoſophe marié ; au ſecond, l'Homme du Jour ; à Piron, la Métromanie ; à Greſſet le Méchant, pieces du premier genre. Je pourrais m'étendre infiniment ſur cette matière, mais il faut ſavoir s'arrêter.

JE vais conclure mes obſervations ſur la Tragédie & ſur la Comédie, en vous prévenant que dans le contraſte des vertus & des vices que l'on y trouve ; que dans la peinture que l'on y fait des qualités eſtimables & des ridicules les plus frappans ; dans le jeu enfin des différentes paſſions qui ſont le reſſort des pieces de Théatre, il eſt eſ-

ſentiel d'apporter une diſpoſition qui, en nous dirigeant de préférence vers le bien, fait du ſpectacle un ſujet de réflexion utile pour l'homme judicieux & moral.

Les Fables de l'inimitable Lafontaine, méritent de n'être pas oubliées : chacune d'elles eſt, pour ainſi dire, une ingénieuſe & utile leçon. Je ſuis bien ſûr, Mon Fils, que vous déteſterez dans la fable du Loup & de l'Agneau, l'abus injuſte du pouvoir, pour donner une pitié touchante à l'innocence opprimée : dans celle du Chêne & du Roſeau, vous blâmerez l'orgueil qui mépriſe, qui inſulte, & donnerez des éloges à cette connaiſſance de ſoi-même qui porte à la modération : vous apprécierez enfin dans la fable incomparable de Beaucis & de Philémon,

l'utilité de la bienfaisance, l'amour de la vertu & le respect pour les dieux.

Le rang distingué que MALHERBE & J. B. ROUSSEAU, tiennent au parnasse français exige que j'en fasse mention : leurs ouvrages offrent presque par-tout une imagination brillante; dans leurs odes sur-tout, également féconds & sublimes, on croit entendre le génie qui chante les héros : c'est le dieu des vers qui célèbre la gloire.

Il me reste à tâcher de vous garantir de l'abus des Romans, lecture dont à votre âge on est souvent avide : méfiez-vous du moins de ceux qui n'apprennent rien à l'esprit & qui font tout craindre pour le cœur. Les Anglais, dont les ouvrages portent toujours l'empreinte d'un caractère national, ont écrit

écrit ſur cette matière d'une manière moins molle que nous : CLARISSE, GRANDISSON, TOM-JONES, &c. &c. &c. ſont une preuve qu'ils méritent à cet égard toute préférence ; cependant une partie des Romans de M. LESAGE, de l'Abbé PRÉVOST, &c. &c. &c. ont un mérite reconu ; mais ſouvenez-vous, MON FILS, que dans ce genre plus que dans aucun autre, il faut ſavoir faire un choix.

IL eſt bon que je vous diſe ici, que la connaiſſance de nos anciens Romanciers, eſt regardée comme néceſſaire à la littérature moderne ; ils nous conſervent auſſi une idée de l'ancienne chevalerie qu'il ne faudrait pas perdre. L'on peut aiſément acquérir ce qu'il en faudrait ſavoir en parcourant l'analyſe qui vient d'en être faite ; ouvrage que l'on eſtime.

JE me ferais un reproche, MON FILS, ſi je ne vous prévenais pas contre la lecture de ces auteurs, qu'une liberté audacieuſe, porte à ſapper, à détruire d'utiles vérités : c'eſt en vain qu'avides d'une coupable célébrité, ils embraſſent l'intérêt des paſſions : c'eſt en vain que rapportant tout à l'art de jouir, ils cherchent à s'affranchir du frein qui les gêne, & des loix qui les condamnent : n'importe, MON FILS, ils ne ſauraient réfuter leur premier juge, ni éteindre le flambeau qui malgré eux, les éclaire, & vous adopteriez preſque leurs erreurs, ſi vous les croyiez heureux.

TACHEZ ſur-tout de ne jamais vous méprendre ſur ce que fauſſement on appelle Philoſophie ; il n'en eſt qu'une, MON FILS, c'eſt de chercher la tranquillité de l'ame, en perſévérant dans

l'habitude d'être bien avec ſoi-même; ſans cette paix intérieure, il n'eſt point de bonheur; & lorſque les conditions pénibles de la vie l'agitent & le troublent, il faut alors s'appuyer de ſon courage & ſavoir ſe ſoumettre à l'empire de la raiſon & de la néceſſité.

SI je voulais prolonger cette lettre, je vous parlerais, MON FILS, de nos moraliſtes; & je devrais ſans doute commencer par ceux qui ſe ſont conſacrés aux vérités de la religion; tels que BOURDALOUE & MASSILLON: l'un eſt dans ſon genre, ce que CORNEILLE ne ceſſera d'être dans le ſien; l'autre par ſa touchante éloquence ſe rapproche infiniment de RACINE; ce ſont enfin deux orateurs à jamais célèbres, ſatisfaiſans à lire, même pour ceux qu'une coupable indifférence éloigne

des grands objets qu'ils traitent. Mais je recule les bornes que je m'étais prefcrites ; auffi ne vais-je citer ici que M. de LA ROCHEFOUCAULD & LA BRUYERE, fi diftingués par leur manière de voir, de penfer & d'écrire.

LE premier en rapportant toutes nos actions à l'amour propre, affaiblit trop fans doute l'eftime de nous-mêmes ; mais s'il humilie quelquefois fon lecteur, du moins le fatisfait-il toujours par la manière concife, fine & fpirituelle avec laquelle il nous préfente fes maximes, trop vraies fans doute pour l'honneur du genre humain.

LE fecond moins ferré, a un ftyle uniquement à lui : il eft néanmoins plus varié & plus moral que M. de LA ROCHEFOUCAULD, en ce que dans fes caractères, il voit l'homme fous plus de rapports, & qu'en le faifant mieux

connaître, il nous porte à étendre plus utilement nos réflexions : enfin ſi j'étais condamné à n'avoir que deux volumes à moi, les ouvrages des deux auteurs célèbres dont je viens de parler, auraient la préférence : j'en ſolliciterais toutefois un troiſième, qui ſerait les fables de LAFONTAINE.

IL réſulte enfin de mes obſervations littéraires qu'il faut moins multiplier ſes lectures que ſavoir les choiſir ; & qu'avec un eſprit juſte, une réflexion ſage & un cœur honnête, la Morale, l'Hiſtoire, les Poëtes, même les Romans, offrent ſans ceſſe un moyen de mieux voir les écueils, de trouver des modèles, enfin de devenir meilleur.

MON inſuffiſance ſur tout ce qui eſt relatif aux ſciences abſtraites ne

me permet pas de m'étendre ici ſur ce qu'elles ont d'utile & de ſatisfaiſant. Je vous dirai toutefois, MON FILS, que la Phyſique eſt au nombre de celles qu'on ne ſaurait ignorer abſolument : ne fût-ce que pour rendre un hommage réfléchi aux variétés étonnantes, aux richeſſes infinies qu'offre la création de l'univers. Il appartenait à M. de BUFFON de nous en ſimplifier les moyens. Sublime interprète de la Nature, il ſemble qu'elle lui ait confié tous ſes ſecrets: il a porté le flambeau du génie dans toutes les différentes branches de cette ſcience : il a ſu en expliquer les phénomènes avec une clarté & un attrait dont juſques-là l'on ne l'a croyait pas ſuſceptible : c'eſt à lui que l'on doit d'en avoir étendu le goût, en en facilitant l'étude. Les ſavans découvrent dans ſes ouvrages ce qu'ils y cherchent;

en les approfondiſſant , ils ajoutent à leur connaiſſances : les gens du monde s'arrêtent ſur ce qui peut leur convenir, ils y trouvent preſque par-tout la maxime d'Horace, l'inſtruction & le plaiſir : je vous exhorte donc, MON FILS, à faire d'après vos diſpoſitions, des obſervations plus ou moins étendues ſur l'hiſtoire naturelle & particuliérement ſur les écrits de M. de BUFFON, dont la célébrité ſera auſſi durable que les grands objets qu'il traite.

NE vous étonnez pas, MON FILS, ſi je termine mes avis ſans vous parler de l'application qu'exige votre métier ; mon ſilence ſur cet objet vient de ce que j'en réſerve l'étude au tems que nous paſſerons enſemble. Je me borne donc aujourd'hui à vous répéter que, ſur-tout dans votre état, il reſte quel-

A MES ENFANS.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

QUOIQUE les lettres qui précédent celle-ci ne ſoient adreſſées qu'à mon Fils ainé, je ne crois pas, MES ENFANS, avoir beſoin de vous prévenir que dans mes affections paternelles, il n'exiſte aucune prédilection, aucun intérêt de préférence : oui, je vous chéris tous également, & ſi jamais cette douce égalité était altérée, j'oſe dire que ce ne ſerait pas moi qui deviendrais coupable, mais celui de vous qui la ferait diſparaître avec le bonheur que j'y

attache : cette affligeante idée n'eſt pas en moi une crainte ; non, MES ENFANS, vous ſaurez conſerver avec la même meſure & le même ſoin vos droits ſur ma tendreſſe ; & j'ai la ſécurité de penſer que chacun de vous, plus porté encore par l'impulſion de ſon cœur, que déterminé par la loi de la Nature s'empreſſera d'appuyer, de conſoler ma vieilleſſe.

SI mes premiers avis ſont perſonnels à votre frère, c'eſt qu'il devoit le premier faire ſon entrée dans le monde : j'ai voulu que précédé par le flambeau de la raiſon, il pût, à l'aide des avantages de la réflexion, anticiper ſur les lumières de l'expérience : & comme mes lettres lui peignent ſans ceſſe l'homme moral, utile & ſociable, elles doivent, à quelques nuances près, convenir à tous mes Enfans. C'eſt ſur-tout

à vous, mon cher AUGUSTE, qu'elles ſont applicables. La carrière des armes qui s'ouvrira bientôt devant vous, vous préſentera les mêmes obligations que je viens de tracer : vous allez vous y livrer par goût ; vous les remplirez par honneur ; vous ſentirez ſans doute que s'en tenir à être exact, ce n'eſt qu'éviter d'être repréhenſible, & que pour ſe diſtinguer, il faut s'élever au deſſus de ſes devoirs.

PEUT-ÊTRE ſi je vous connaiſſais mieux, j'ajouterais ici des obſervations qui ſeraient plus relatives à votre caractère. Je dois toutefois vous dire que votre TACHE ſera plus forte que celle de votre frère : car dans l'ordre des choſes, les premiers regards de la fortune doivent être pour lui : il vous faudra donc courir au devant d'elle ; il vous faudra pour décider vos ſuccès

apprendre à ſurmonter les obſtacles ; & que cette activité, cet effor, que j'ai déja cru appercevoir en vous, devienne une noble ardeur pour la gloire : mais, n'oubliez jamais, MON FILS, qu'avant tout OBÉIR, S'INSTRUIRE & MÉRITER, ſont les vrais moyens que l'honneur avoue & les ſeuls dont il ſoit ſatisfaiſant de ſe ſervir.

QUANT à vous, MON FILS CHARLES, les études utiles que vous faites ; les diſpoſitions dans leſquelles vous paraiſſez être ; l'état enfin que vous avez choiſi, vous préparent un genre de vie plus paiſible ; mais qui plus réguliérement que tout autre eſt ſoumis à des bienſéances exactes ! Conſacré au ſervice de la Religion, vous ne devez jamais oublier que c'eſt ſur-tout à ceux qui en ſont les organes & les défenſeurs, à la

faire connaître, respecter & aimer: que la voix de l'exemple étant la plus persuasive, est aussi la plus impérieuse & toujours la plus sûre. Il est sans doute alors des sacrifices à faire; mais les privileges, les richesses & la considération dont jouit sur-tout le haut clergé: l'heureux accord des devoirs avec la conscience, & la douce faculté de pouvoir chaque jour exercer une bienfaisance secourable, sont des dédommagemens qu'il est facile d'apprécier.

VOILA, MON FILS, une premiere idée de l'état que vous vous proposez de prendre; c'est à vous à y réfléchir: pour le faire d'une manière plus éclairée & plus certaine, instruisez-vous d'avance des engagemens que vous devez contracter, rapprochez-vous des avantages dont il est possible que vous

jouiffiez un jour ; fongez qu'ils doivent fans ceffe être dirigés par une fage modération, & que ce n'eft qu'à ce prix que vous pourrez vous procurer des jouiffances douces & tranquilles.

COMPAREZ-LEUR enfuite la dépendance de l'homme de Guerre, qu'enchaînent même dans l'âge du repos des devoirs exigeans, pénibles, périlleux, & pour qui les récompenfes font prefque toujours médiocres & tardives. Confidérez auffi le Magiftrat pâliffant fur les Loix, & confumant fa vie dans des difcuffions arides & rebutantes.

C'EST alors, MON FILS, que votre raifon pourra difcerner, & faire un choix ; en vous avertiffant toutefois que même la vertu ne doit pas s'expofer à un combat continuel entre des penchans trop décidés & des devoirs

ſouvent rigoureux. Ce ſeroit livrer à la tempête & aux écueils l'eſtime, la conſidération perſonnelle; enfin le premier des biens, L'OPINION PUBLIQUE.

QUE je vous parle auſſi, MA CHERE FILLE; vous voyant privée dès votre bas âge de celle que les vertus de ſon ſexe, un eſprit éclairé, & une ſenſibilité guidée par la raiſon rendaient la plus excellente des Mères; j'ai cherché à la ſuppléer; & vous ſavez à quel point votre éducation m'a occupé. Mais vous m'avez échappé au moment où mes inſtructions vous devenaient les plus utiles: ce fut une ſollicitude pour moi, & ſans doute un inconvénient pour vous: il eut été bien plus grand encore ſans les avantages eſſentiels que vous avez trouvé dans votre nouvelle famille.

OUI,

OUI, je m'applaudis plus que jamais de ce que vous êtes unie à celui qu'un caractère heureux, des qualités estimables vous font chérir, & qui jouit déja d'une considération due à ses lumières & à ses talens. Il n'est point d'instant où je ne me félicite de vous voir auprès d'une Belle-Mere que tant de titres rendent recommandable, qui écarte de ses sages avis l'inconvénient de les trop multiplier; s'intéresse à vos succès & fait consister une partie des siens à seconder les vôtres, à vous prévenir, & à vous plaire : enfin tout ce qui vous entoure vous témoigne de la complaisance; & votre position ne vous laisse, je crois, d'autre desir à former que celui de ne pas en voir altérer le bonheur.

D'AUTRES motifs, de nouveaux liens,

les plus chers que l'on puiſſe avoir, ajoutent encore à ce même bonheur; & votre cœur éprouve déja dans toute ſon étendue combien eſt ſatisfaiſant le doux titre de Mere. Auſſi je ne ſaurais craindre pour vous que cette extrême diſſipation qui ſans ceſſe entraîne à l'oubli des convenances, vous empêche jamais de vous reſſouvenir que vous devez à vos Enfans des SOINS, DES CONSEILS ET DES EXEMPLES.

POUR remplir ces obligations ſacrées, pour s'y préparer, il faut ſe pénétrer de toute leur étendue; il faut, loin de conſumer ſon temps, ſavoir l'employer. Vous l'employerez, MA FILLE, utilement, & d'une manière agréable, ſi vous cherchez à étendre vos idées, en cultivant, en ornant votre eſprit, & ſurtout ſi vous affermiſſez en vous, par des

lectures convenables, les principes d'une ſaine morale: alors vous ſentirez, chaque jour davantage, le plaiſir de ſavoir reſter avec vous-même, & vous n'en ſerez que plus aimable pour les autres.

Vous êtes je le ſai dans l'âge des plaiſirs; il vous en faut jouir : mais c'eſt à votre raiſon à en indiquer le choix, & à en fixer la meſure : les chercher ſans ceſſe, MA FILLE, c'eſt travailler à les anéantir. L'ivreſſe émouſſe bientôt tous les goûts; c'eſt par la modération qu'ils ſe prolongent ou renaiſſent: par elle l'on ſe garantit de cette ſatiété qui excede l'ame & perd la ſanté, & de ce fatigant ennui que tant de femmes apportent dans leur intérieur, ſouvent occaſionné par leur habitude à s'éloigner de leurs devoirs, & leur coupable inſouciance à les remplir. Hé! combien

n'en eſt-il pas, qui privées du précieux avantage de penſer, ayant toujours abuſé au lieu de jouir, n'apportent plus dans le tourbillon d'un monde qui les repouſſe que des regrets qui deviennent des ridicules, & des penchans qui ne ſont que des travers !

CE tableau eſt loin de vous, MA FILLE, & ſi je vous le fais appercevoir, c'eſt parce que les contraſtes aident quelquefois à mieux ſe rendre compte & à s'applaudir de ſa manière d'être. Vous pourrez donc en me liſant rentrer avec une ſorte de complaiſance en vous-même, & avec une ſatisfaction, ſans doute la plus douce à éprouver, vous dire : » les » circonſtances ont préparé mon bon» heur ; mon eſprit & mon cœur ſavent » l'apprécier ; c'eſt par eux ſeuls qu'il » peut ſe conſerver & s'accroître.

VOILA, MA FILLE, les objets dont j'ai voulu vous entretenir; je les eusse parcourus moins rapidement, si la lettre que je vous ai écrite lors de votre mariage; celles que vous venez de lire; le CONTE D'IRZA que je joins ici; plus encore votre réflexion, qui chaque jour vous rapproche davantage du but que vous devez atteindre, ne me dispensaient pas d'étendre mes observations. Oui, MA CHERE FILLE, semblable à IRZA, la Fée judicieuse, acquerra de plus en plus de nouveaux droits sur votre raison; vous saurez l'écouter, & j'oserais assurer qu'à l'imitation de son éleve, vos plaisirs seront modérés, vos goûts sages, & vos vertus aimables.

MAIS je finis, MES ENFANS, en vous priant encore de ne pas oublier que je ne vous consacre mes lettres, qu'afin

qu'elles vous ſoient un témoignage durable des ſoins que j'ai pris à former votre cœur ; puiſſent-elles, en l'intéreſſant toujours, devenir un monument qui vous perpétue ma mémoire, & qui vous rappelle mes intentions & ma tendreſſe !



IRZA,

CONTE MORAL.

Desirons un Ami, qui nous parle du cœur.

RACINE.

AVERTISSEMENT.

Ce Conte a été fait pour une jeune personne à laquelle l'Auteur prenait un tendre intérêt : peut-être a-t-il l'inconvénient de ne parler qu'à la raison, aussi n'ose-t-il compter que sur le suffrage de ceux que leurs plaisirs n'éloignent pas de leurs devoirs, & pour qui les devoirs sont un moyen de bonheur.

À MADAME ****

JE VOUS ADRESSE, MADAME, cet Ouvrage : car ma prétention n'est nullement de vous le dédier ; ce ferait mettre de l'importance à un Conte que les charmes de l'imagination n'ont point embelli, & qui n'a pas même l'heureux

avantage d'être un Conte pour rire.

J'OSE cependant penser que vous ne le trouverez pas dépourvu de toute espece d'intérêt : vous sur-tout, MADAME, que votre bon esprit & votre aimable raison approcheraient de la FÉE JUDICIEUSE, si elle parlait moins & que vous voulussiez parler davantage ; vous qui rentrez essentiellement dans le rôle de cette Fée par votre tendresse maternelle & cependant éclairée : vous enfin qui jouiriez du droit de Citoyenne dans l'Isle des AMIS, s'il était possible que cette fiction devînt une réalité.

IL est une autre Isle dont je me permets aussi la supposition, c'est celle des

Amans. Je n'en parle que comme moraliste, & pour être plus certainement d'accord avec moi-même, je ne m'expose pas à m'y arrêter avec vous.

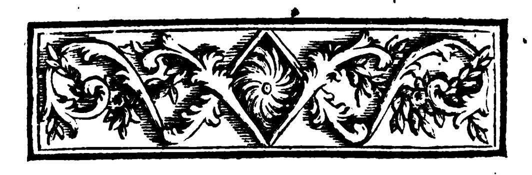
Quoi qu'il en soit, MADAME, j'ai assez présumé de vos bontés pour compter sur votre indulgence, & vous m'avez rendu confiant : il m'est échappé, je le confesse, quelques traits épigrammatiques contre les Femmes, dont j'aurais pu & dû me dispenser ; s'il faut que je m'en justifie, je dirai qu'Ajax, lors même qu'il saisissait son bouclier, déclamait contre la gloire dont il fut idolâtre. C'est ainsi, MADAME, que ma bouche, organe de mon cœur, se plaît à répéter sur votre

ſexe, ſur ce ſexe charmant, dont j'admire les Vertus; même lorſque je me condamne à oublier ſes charmes, ce qu'en a dit un Poëte de nos jours.

* On peut le redouter, mais il faut qu'on l'adore :
Lui ſeul anime, embellit l'Univers :
Sans lui, l'homme ſerait encore,
Sauvage au milieu des déſerts.

VOILA mon opinion ou plutôt mon ſentiment : il ſerait, MADAME, bien difficile que ceux qui ont la douce habitude de vivre avec vous, adoptaſſent une autre manière de voir & de ſentir.

* C. D. B.



IRZA.

UNE Reine, je ne me ſouviens plus de quelle contrée, dont on chériſſait l'autorité; car elle était jolie femme & excellente Princeſſe, ne voulut jamais prendre de premier Miniſtre, craignant, ſans doute que l'on ne la crût ſuſceptible de confondre les affaires de ſon cœur avec celles de ſon Royaume: (alors on était méchant comme on l'eſt aujourd'hui); mais ce qu'elle crut devoir préférer, fut de ne jamais ſe décider ſans conſulter la Fée JUDICIEUSE, qui dans ce temps-là, dit-on, vivait avec fort peu de femmes.

IRZA, c'était le nom de la Reine, ſe trouvait encore dans l'âge où les facultés de l'ame ſe développent ; & ſi chaque jour des goûts naiſſans & des plaiſirs nouveaux embelliſſaient ſa vie, chaque jour auſſi prenait ſoin de les diriger ; en ambitionnant des éloges, elle avait appris à les craindre : c'était des amis qu'elle cherchait, & non des flatteurs : auſſi ſes courtiſans, cette claſſe d'hommes, qui penſe que toujours la faveur doit être le prix de l'adulation furent-ils étonnés d'avoir à changer de langage.

LA Fée, qui ne leur reſſemblait point, toujours franche & quelquefois auſtère, rappellait à la Princeſſe ſes devoirs, elle lui parlait même de ſes défauts : (*) *aimons qu'on nous conſeille*, diſoit-elle, *& non pas qu'on nous loue* ; & ſi l'art de

(*) Boileau.

louer, ajouta-t-elle, a formé l'art de plaire, il eſt encore plus vrai que celui qui nous flatte le plus, eſt ſouvent celui qui nous aime le moins.

IRZA avait, à une certaine diſtance de ſon palais, un pavillon ſéparé; il était d'un genre auſſi noble que ſimple : c'était là que la Princeſſe ſe livrait à ſes réflexions; l'hiſtoire rapporte qu'au haut de ce pavillon, s'élevait une eſpece d'obſervatoire où la jeune Princeſſe ſe renfermait ſouvent, & qu'au moyen d'un TÉLESCOPE que lui avait donné une Fée ſa voiſine, mais non ſon amie, elle jugeait avec une philoſophie plus ſombre qu'utile, ceux qui compoſaient ſa Cour.

CE Téleſcope découvrait tout : on prétend même que ſa lumiere pénétrante aidait à démêler la différence qui ſe trouve ſouvent entre ce que l'on dit &

ce que l'on penſe ; & l'on ajoute, je ne ſais pas pourquoi, que ſon importune clarté mettait, ſur-tout les femmes, dans une ſollicitude extrême : quoi qu'il en ſoit, raſſurons-nous, ce Téleſcope eſt briſé ; il l'a été, ſans doute, par un être ſage & tolérant, & à la requête de tout le genre humain.

LA Fée judicieuſe voyait impatiemment IRZA dans ſa ſolitude. Un jour pour l'en diſtraire, elle la conduiſit dans un vaſte bâtiment, qui contenait la bibliotheque de la Reine : la Fée en entrant lui préſenta une ODE A L'INDULGENCE ; elle était d'un Auteur plus aimable que célèbre, dont la ſociété a dû pleurer la perte : la tendre humanité avait dicté l'ouvrage. L'HOMME CHÉRI FUT TOUJOURS INDULGENT, en était l'épigraphe. IRZA fit la lecture de cette Ode ; &

comme elle avait le cœur bon, elle retint ce vers :

NE CONDAMNONS JAMAIS CEUX QUI NE SONT QU'A PLAINDRE.

ELLES virent enſuite un volume dont le titre était le FLAMBEAU, ou le meilleur moyen de voir & de juger les choſes. La Fée Judicieuſe dit, que c'était un des livres qu'elle eſtimait le plus : en éclairant vos opinions, ajouta-t-elle, il ſuppléera à l'expérience que vous n'avez pas encore : vous y verrez quel eſt le danger des préventions ; & qu'il faut avant de fixer ſon jugement, ſe donner le ſoin & le tems de connaître, de réfléchir, de comparer.

UN autre ouvrage moral excita la curioſité de la Princeſſe ; il était intitulé le MIROIR. Loin de reſſembler à ceux, qui toujours conſultés avec prévention,

abusent & consolent la laideur, comme ils servent & flattent la beauté : c'était au contraire un recueil d'observations judicieuses, où le Lecteur réfléchi pouvait trouver avec une vérité, peut-être embarrassante, le moyen de se mieux connaître. Le premier volume paraissait avoir été lu plusieurs fois, il semblait qu'on n'eût pas ouvert les autres.

La Fée dit à Irza : je vous conseille de prendre tous les volumes de cet ouvrage & de les méditer : vous y verrez combien il est desirable d'acquérir cette heureuse & modeste confiance, qui garantit des écarts de l'amour propre, sans néanmoins en affaiblir le ressort : vous sentirez qu'il est une espece de timidité, ou plutôt un embarras pénible, qui, toujours augmenté par la crainte d'être embarrassé, ne peut que nuire aux succès : n'oubliez pas sur-tout que l'amour

propre, même dans ses effets les plus estimables, devient, s'il se montre, s'il nous domine, la première source de nos ridicules.

UN gros volume, ayant pour titre DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, fixa les yeux de la Princesse; la Fée l'ouvrit à l'article BONHEUR, elle crut devoir s'y arrêter; mais avant de le lire, elle avait déja conclu que c'est moins notre position qui nous rend heureux que notre caractère : celui dont l'ame toujours oisive & souvent inquiete, s'ennuie de çe qu'il possede, & se tourmente de ce qu'il desire, sera, dit-elle, toujours à plaindre; le vain espoir du bonheur devient pour lui l'inutile & pénible travail des Danaïdes.

L'HOMME au contraire qui sait jouir de ce que la fortune lui accorde, &

s'occuper en ſage de ce qu'il peut en eſpérer encore, ſera auſſi heureux qu'il a droit d'y prétendre, pourvu toutefois que dans ſes actions il puiſſe ſe prévaloir de l'opinion publique, & au beſoin ſe retrouver, s'épancher dans le ſein d'un ami; il eſt, ſans doute, ajouta-t-elle, des illuſions chéries qui influent trop ſur nos plaiſirs, pour ne pas intéreſſer notre bonheur : mais ce n'eſt pas ici que je puis, que je veux tout dire : IRZA ne connaît pas encore ces douces & tendres erreurs qui flattent, enchaînent & trompent tour à tour.

** Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de ſon cœur.*

L'ART DE PLAIRE, relié dans un même volume avec L'ART D'AIMER, tomba auſſi ſous la main de la Princeſſe : ſi vous liſez, lui dit la Fée, l'Art de

* Racine.

plaire,

plaire, faites enſorte qu'on ne s'en doute pas : l'eſprit eſt un bien qu'il faut dépenſer ſans s'en appercevoir, & les graces s'effraient ſi on les appelle, & plus encore ſi l'on veut les pourſuivre ; les femmes qui plaiſent le plus ſont toujours celles qui paraiſſent s'en occuper le moins : aimables ſans y ſonger, l'art chez elles doit être comme la touche facile du Peintre qui ſait orner ſes tableaux ſans ceſſer d'imiter la nature.

QUANT à l'Art d'aimer, ce moyen de ſoumettre le cœur & la raiſon à l'empire des ſens, ce Livre ne fut jamais dans le catalogue de ceux dont je me permets l'uſage : je ne ſuis néanmoins ſévere, car il faut vivre avec ſon ſiècle, que pour les femmes qui le liſent imprudemment ; & je voudrais encore, que celle qui s'en permet la lecture, ne le lût qu'une fois. Cet ouvrage était

terminé par la Fable que l'on joint ici: la Fée par de bonnes raisons sans doute s'y arrêta, non qu'elle la jugeât essentielle aux avis qu'elle cherchait à donner à son élève : mais parce qu'il existait alors certaines femmes, qui, dit-on, avaient l'art de promettre aux uns & la complaisance d'accorder à d'autres : ce qui encore aujourd'hui n'est peut-être pas sans exemple.

LA FAUVETTE,

FABLE.

DANS nos champs rajeunis, la Nature riante,
Etalait à nos yeux,
Les trésors précieux,
D'une moisson naissante.
Le printemps s'annonçait, déja le Dieu du jour,
Promettait ses bienfaits, à l'empire de FLORE,
La plus douce des fleurs allait bientôt éclore;
Et TIRCIS l'attendait pour en parer l'amour.
Enfin le Rossignol, caché sous le feuillage,
Mêlait déja ses chants au son des chalumeaux;
Lorsqu'une Fauvette volage,
Des Hôtes de nos bois, vint troubler le repos.
A son talent de plaire, à son art de séduire,
L'on eut dit qu'à la ville & peut-être à la Cour,
Cet oiseau pour s'instruire,
Habitait tour-à-tour.

On remarquait Dame Fauvette,
De tous les cœurs, méditer la conquête,
Promettre & refuser, & presque au même instant
Faire de ses captifs, l'espoir & le tourment.
Quelquefois devançant le retour de l'aurore,
Elle tenait sa Cour, essayait ses projets,
Tout en chantant elle affilait ses traits,
On la louait, elle chantait encore.
On dit même qu'un jour fiant de ses succès
Au tour de sa voliere
Elle mit des lacets:
Pourquoi vouloir tromper, sur-tout lorsqu'on sait plaire.

Cependant les oiseaux, vainement retenus,
Et lassés de se plaindre,
Prirent tous leur essor: le trop grand art de feindre
Du talent de charmer fut souvent un abus.
Un seul, dit-on, moins tendre que volage;
Annonça qu'il saurait réduire & captiver,
Cette beauté qui croyoit tout braver:
Flatté de ses succès, paré de son plumage;
Il exalta sa constance & ses feux;

Devint pressant, on le crut amoureux;
Peut-être aussi reçut-on son hommage:
J'ignore toutefois si l'on combla ses vœux.
Sur l'amour, sur ses jeux, on ne doit pas tout dire;
Mais qui touche à ses traits, s'y blesse bien souvent,
Et plus d'une Fauvette en cherchant à séduire,
Chaque jour peut se prendre, aux filets qu'elle tend.

APRÈS ces diverſes obſervations, qu'il était temps d'abréger, puiſque même les conſeils de la ſageſſe exigent une ſorte de meſure, la Princeſſe ſe décida à parcourir les vaſtes jardins de ſon palais. Une multitude de petits objets rapprochés & confondus n'y annonçait pas ſous des noms exagérés des choſes médiocres; ils offraient au contraire de ſuperbes détails moins dus aux efforts de l'art qu'à une heureuſe & charmante poſition. Je me diſpenſe toutefois d'y promener mon Lecteur, crainte de le fatiguer.

J'OBSERVERAI ici qu'IRZA, avant de quitter la Bibliotheque, s'arrêta à une collection de ROMANS, que le goût de la Nation multipliait chaque jour : la Fée lui conſeilla de remettre à un autre tems l'examen qu'elle deſirait d'en faire; il faut apporter, dit-elle, à la lecture de ces ſortes d'ouvrages, une raiſon

formée, afin de mieux juger de l'invraiſemblance, de l'inutilité, & ſouvent du danger du plus grand nombre. La Princeſſe ſortit donc, mais ce ne fut pas ſans mettre dans ſa poche une petite brochure ; c'était un recueil d'Épigrammes qui paraiſſait trop lui plaire, pour que la judicieuſe Fée ne moralisât encore : jamais une Épigramme n'a produit un ami, lui dit-elle, & ce vers heureux,

(*) *On ne s'embellit pas en blâmant ſa*
rivale,

eſt une maxime que je vous conſeille d'adopter & de ſuivre.

BIENTÔT la promenade les conduiſit dans un boſquet charmant ; il était parſemé de jaſmins & de roſes : à peine la Reine y fut-elle, que la vue d'un ſer-

(*) Voltaire.

pent effroyable qu'elle apperçut lui fit jetter un grand cri : vous n'avez rien à craindre, lui dit-elle, ce qui vous arrive est souvent arrivé : ne pensez pas toutefois qu'il y ait des serpens sous toutes les fleurs, cette méfiance jetterait de l'amertume dans vos plaisirs ; il n'y faut mettre que de la prudence.

La Fée, qui s'attachait de plus en plus à Irza, lui proposa de profiter de la beauté du jour pour étendre leur promenade & leurs réflexions. Le char de la Reine se présenta sur le champ ; car dans l'empire de la Féerie, il n'est pas besoin de donner aux événemens le tems d'arriver.

Pendant le voyage, la Fée judicieuse raconta le sujet de sa froideur avec la Fée aux prétentions, qui fastueusement belle, & arrangeant sans cesse,

à l'aide de ſa mémoire, des phraſes ſans eſprit, exigeait des ſuffrages, & n'acquerait que des ridicules. Elle parla auſſi des inconvéniens de la Fée CAPRICIEUSE, dont les biſarres inégalités avaient éloigné les amies, & qui pouvait à peine conſerver ſes connaiſſances; elle allait, ſans doute, dire encore quelques lieux communs, lorſque le char ſe trouva au bord de la mer.

D'ABORD elles la trouverent calme; mais tout-à-coup l'horiſon s'obſcurcit, les vents s'éleverent & ſe combattirent: bientôt la ſurface impoſante de ce vaſte élément s'émut, s'agita, & porta non loin d'elles, ſes vagues menaçantes. IRZA que ce prompt changement ſurprit, queſtionna ſon guide; ne cherchons pas, lui répondit la Fée, à vouloir connaître la cauſe de ces révolutions phyſiques que les plus grands Philoſophes n'ont pu ap-

profondir, & garantiſſons-nous du faux air de retenir des mots pour nous arroger le droit de diſſerter ſur les choſes : les diſſertations ſont ſouvent les pavots de la ſociété, où il ne faut pour ainſi-dire rien prouver, ſi ce n'eſt qu'on eſt aimable. Contentez-vous, pourſuivit-elle, (car ſon goût pour la morale la dominait ſans ceſſe) d'obſerver que vous venez de voir ce qui ſouvent ſe paſſe en nous : notre ame tranquille repréſente le calme; les flots agités ſont nos paſſions; & c'eſt alors qu'il nous importe de ſavoir réſiſter à la rapidité des courans, ou ce qui eſt préférable encore, d'apprendre à les connaître pour les éviter.

Après que la Fée & Irza eurent parcouru quelque tems la plage, & que les vagues, rentrées dans leurs limites, rendirent aux Pêcheurs l'eſpoir de tendre leurs filets, la Princeſſe à l'aide

de ſon Téleſcope qu'elle portoit toujours, apperçut différens objets : elle demanda à la Fée ce que c'était que deux Iſles qu'elle découvrait ; l'une, lui dit-elle, eſt l'Iſle des AMIS, & l'autre eſt celle des AMANS : quoiqu'elles aient l'air de tenir l'une à l'autre, un détroit les ſépare, & leur correſpondance n'eſt pas toujours ce qu'elle ſemble annoncer.

LA première de ces Iſles eſt cultivée d'une manière utile & agréable : ſon accès offre à certaines gens des obſtacles inſurmontables ; auſſi n'y compte-t-on qu'un petit nombre de citoyens. Prévenir ſon ami, lui marquer ſa bienveillance, eſt pour eux un penchant bien plutôt qu'un devoir. Les prétentions jalouſes n'y forment point d'orages : jamais l'avide intérêt, que même l'amitié a ſouvent lieu de craindre, n'a pu les diviſer ; le ſeul qui les domine, le ſeul

cher à leur cœur, c'eſt celui de s'aimer. On y découvre quelques époux avec leurs femmes, mais cela eſt rare.

QUANT à l'iſle des Amans, moins les abords offrent d'obſtacles, plus on en doit craindre les dangers, & ſa plage eſt ſouvent trompeuſe. Ceux qui la peuplent n'y ſont que pour un tems; c'eſt une colonie qui ſe renouvelle; ſes habitans ſans ceſſe agités, trouvent leurs plaiſirs même dans leurs tourmens; & peut-être les plus heureux ſont-ils ceux que l'on trompe le mieux : d'autres ſont dans le délire d'une paſſion naiſſante, leur bonheur n'eſt encore que dans l'eſpérance; mais les Loix du pays permettent rarement que cet état d'indéciſion ſoit éternel; il en eſt enfin (& ceux-là ſont le plus à plaindre) dont le ſentiment éteint, n'eſt plus qu'une froide habitude, & pour qui tout de-

vient d'une monotonie fatigante, semblables par leurs excès & leur satiété à ces fastueux dissipateurs, à qui il ne reste que le triste souvenir de leur coupable prodigalité. J'oubliais de vous dire que le gouvernement de l'isle des Amans est confiée de préférence à un certain nombre de femmes; & que celles, qui, par la multiplicité de leurs goûts, s'affectent le moins & s'amusent le plus, ont toute prééminence.

CETTE description des deux isles fit faire quelques réflexions à IRZA; elle se décida, par une suite de son excellent raisonnement, à ne visiter que l'isle des Amis. La Fée Judicieuse s'embarqua avec elle, & bientôt elles y aborderent.

TOUT ce que l'hospitalité peut avoir de prévenant & de sensible fut exercé

envers la Fée ; un obélisque, ornement de la place publique, attira d'abord leur attention : on y lisait en caractères ineffaçables, à l'AMITIÉ, avec cette inscription,

ACQUÉRIR DES AMIS, SAVOIR LES CONSERVER, DE NOS CONCITOYENS EST LE SOIN LE PLUS DOUX.

ELLES furent de là visiter le Temple de l'Isle ; il était dédié à la CONFIANCE, représentée sous l'emblême d'une femme dont la beauté était ravissante : on remarquait à ses pieds les vertus sociales que couronnaient la Déesse de la Concorde : l'intérieur du Temple était orné par des bas-reliefs analogues au culte des habitans ; un sentiment religieux s'empara insensiblement d'IRZA : pressentiment heureux sur la disposition de son cœur. IRZA donna de justes éloges aux usages & à l'urbanité de ces Insulaires, après quoi la Fée crut devoir

proposer à la Princesse de la ramener dans ses Etats.

Quelques heures de navigation les porterent à vue d'une Isle qui devint le sujet d'une infinité de questions de la part d'Irza : la Fée, toujours disposée à réfléchir & à observer, lui dit que c'étoit l'isle Frivole ; elle proposa d'y débarquer. Je n'ai pas besoin, je crois, de dire que de tous les tems les femmes en conservaient l'empire. Les circonstances annonçaient, toutefois en faveur d'une certaine classe d'hommes, une révolution prochaine. Cette souveraineté était élective ; on la conférait au renouvellement de chaque saison ; mais il fallait que le choix fût approuvé & confirmé par le génie Pompon, qui pour lors avait une grande existence dans le monde : célèbre in-

terprète de la frivolité, son jugement entraînait toujours celui de la Nation, même sur les objets les plus importans, tels que la diversité des couleurs, l'élégance des formes, & l'art ingénieux de varier les goûts & d'exagérer les modes; car, on le croira sans peine, chaque jour dans l'empire frivole tout subissait la loi du changement.

CETTE loi n'était cependant pas observée dans toute l'étendue de l'Isle. Il existait sur une de ces côtes, nommée SAUVAGE, les vestiges d'une Ville gothique devenue une Bourgade : des circonstances inconnues l'avaient rendue l'asyle de ceux qu'une austère misantropie séparait de la société : attachés avec une sorte de vénération aux anciens usages & aux formes antiques, ils gémissaient chaque jour sur leurs voisins, dont la mobilité en toutes choses éton-

nait quelquefois la raiſon & même le bon goût. Les uns & les autres ſe ſeraient ſans doute rapprochés s'ils avaient ceſſé d'être extrêmes : c'eſt preſque toujours dans l'exagération qu'exiſte le ridicule.

QUOI qu'il en ſoit, ſi l'âge d'IRZA lui permettoit de donner quelques momens aux principales occupations des habitans de l'iſle Frivole, ſon bon eſprit s'oppoſait à ce qu'elle en fît ſon unique affaire ; auſſi fut-ce ſans peine qu'elle ſe décida à continuer ſa route : elle convint même avec la Fée judicieuſe que bientôt l'on ſe trouve livrée à de triſtes regrets, ſi indépendamment du fragile avantage de la beauté, l'on n'acquiert cette raiſon aimable & cultivée, qui, en ajoutant au don de plaire, en aſſure la certitude.

A peine la Princeſſe fut-elle remiſe en marche pour rentrer dans ſes Etats, qu'il s'éleva un vent contraire qui pouſſa leur chaloupe ſur le rivage. La Reine éprouva quelque crainte, ſon âge ne lui avait pas encore appris que la peur double pour ainſi dire le danger, & que le courage le fait ſouvent diſparaître. Bientôt après elles aborderent à portée d'un édifice conſidérable : la Fée qui ſavait ou qui devinait tout, apprit à la Princeſſe que c'était une eſpece de Monaſtère.

PLUSIEURS femmes, dit-elle, au maintien modeſte & quelquefois trompeur, y vivent réunies ; la plupart, après avoir paſſé une grande portion de leur vie dans cette même Iſle que vous ne vous êtes pas ſouciée de viſiter, ont apporté dans la ſolitude où elles ſe ſont condamnées, ce qui leur reſte encore

d'une ſenſibilité autrefois exercée d'une manière & plus vive & plus tendre ; elles font, dit-on, du ſouvenir de leurs premiers ſentimens & de leur intime confiance dans ceux qui les dirigent, un heureux mêlange, un nouveau culte, qui leur aide à ſupporter plus patiemment les privations qu'elles éprouvent. Pourquoi faut-il que le tems, toujours implacable, s'arrête ſi peu ſur nos plaiſirs, & flétriſſe la beauté comme il fane & deſſeche la roſe ? Ce fut la dernière réflexion de la Fée, & l'on ne peut pas dire qu'elle ſoit gaie ; il eſt tems d'ailleurs que la morale ceſſe, & que la Princeſſe ſoit rendue à ſes Sujets.

ELLE en fut reçue avec acclamation ; ſon autorité douce & réfléchie ſembla ne preſcrire que ce que l'on deſirait de faire, & toutes ſes actions porterent l'empreinte de la bonté & de la bien-

faiſance : elle crut devoir encourager les Arts & les Talens, même ceux qui n'étaient que frivoles ; car la Reine voulait plaire à tout le monde : enfin elle fût aimée de ſes Courtiſans, au point de faire ſoupçonner que pluſieurs le lui euſſent dit, s'ils avaient oſé. Les femmes auſſi crurent à ſes vertus & les lui pardonnerent, d'autant que plus éclairée, elle était devenue très-indulgente ; & qu'alors ſon Téleſcope lui parut aumoins inutile.

QUANT à la Fée judicieuſe, plus elle était étonnée de ſa faveur auprès d'une femme, plus elle s'applaudiſſait de ſes ſuccès. Enfin elle s'éloigna d'IRZA : je vais vous quitter, lui dit-elle, mais je ne vous abandonne pas ; & je m'engage, dans tous les inſtans où vous ſongerez à moi, à me rapprocher de vous. Les Mémoires ſecrets de la Cour prétendent

tendent qu'il ſe préſenta des circonſtances épineuſes où la Fée fut appellée, & l'on aſſure qu'elle n'eſt jamais arrivée trop tard ; néanmoins la Fée conſeilla à la Princeſſe de partager ſon cœur & ſon Empire.

Nous ne pouvons pas douter que le bonheur dont elle a joui n'ait juſtifié ſon choix ; nous ſavons même qu'au grand étonnement de ſon ſiecle, elle parvint à rendre L'AMOUR FIDELE & L'HYMEN COMPLAISANT ; auſſi vit-on, en l'honneur de cette réunion, s'élever un Temple dont le culte parut extraordinaire, en ce qu'un ſeul & même Autel conſumait les parfums offerts à ces deux Divinités.

LES deux époux ne ſouffrirent jamais que des vœux indiſcrets & coupables y fuſſent reçus ; & ſi la loi que le tems

impose s'est étendue sur leur manière de sentir, l'amitié & la confiance leur permirent à peine de s'en appercevoir; aussi les vit-on tous les ans célébrer l'anniversaire de leur mariage, & en embellir la fête par des offrandes dignes de leur tendresse & de leur magnificence; ce qu'on y remarquait le plus, c'était l'Hymen recevant le Carquois de l'Amour, & gravant avec une de ses fleches l'inscription suivante:

A PAREIL JOUR, ô JOUR CHARMANT!
JE TE JURAI D'ÊTRE A JAMAIS FIDELE;
HEUREUX SERMENT!
A CHAQUE INSTANT
MON CŒUR LE RENOUVELLE.

TOUT cela nous prouve enfin, qu'IRZA fut parfaitement heureuse; & comment ne l'aurait-elle pas été? Ses goûts ont été sages, ses plaisirs modérés & ses vertus aimables.

